Supplément mensuel
L'Orient LE JOUR
Jeudi 4 avril 2019

L'Orient Littéraire

Numéro 154 - XIIIe année
Paraît le premier jeudi de chaque mois, sauf exception

III. Entretien avec Idi Nouhou
IV. Poésie : Marie-Claire Bancquart
V. Les chemins de Martin Heidegger
VI. Du Moyen-Orient et des idées reçues
VII. Jon McGregor : le chant des jours et des années
VIII. Amin Maalouf et son « radeau de la Méduse »

Édito

Ne tirez pas sur l'ambulance !

À l'heure où le pays est confronté à une crise économique sans précédent, les autorités libanaises nous promettent une période d'austérité et des mesures « impopulaires » dans le but de réduire le déficit budgétaire. Mais ce que les autorités libanaises oublient, c'est que la population est incapable de consentir des sacrifices supplémentaires. Le précédent grec n'a rien d'encourageant : en une décennie, les impôts ont explosé, les ménages ont vu fondre un tiers de leurs revenus et le pays a perdu un quart de sa richesse. Des dizaines de milliers d'entreprises ont mis la clé sous la porte et 300 000 jeunes ont émigré pour construire leur vie ailleurs. Est-ce donc le sort que nous voulons réserver aux Libanais déjà exsangues ? Pourquoi s'acharner davantage ? La solution à ce problème est pourtant simple : obliger nos dirigeants à restituer à l'État tous les milliards qu'ils ont dilapidés au fil des ans. En se basant sur le code pénal, sur nos lois internes (lois sur l'enrichissement illicite, le blanchiment et la comptabilité publique) et sur la convention des Nations unies contre la corruption qui prévoit des « mécanismes de recouvrement des biens aux fins de confiscation » tant au Liban qu'à l'étranger, notre justice, pour peu qu'elle soit indépendante, devrait lancer une vaste opération de nettoyage et de récupération des avoirs mal acquis. Au lieu de tirer sur l'ambulance, tirons sur ceux par qui le malheur est arrivé !

Alexandre NAJJAR

L'Orient Littéraire
Comité de rédaction : Alexandre Najjar, Charif Majdalani, Georgia Makhlouf, Farès Sassine, Jabbour Douaihy, Ritta Baddoura.
Coordination générale : Hind Darwish
Secrétaire de rédaction : Alexandre Medawar
Correction : Yvonne Mourani
Contributeurs : Zeina Abirached, Tarek Abi Samra, Hervé Bel, Antoine Boulad, Melhem Chaoul, Nada Chaoul, Edgar Davidian, Ralph Doumit, Lamia el Saad, Michel Hajji Georgiou, Jad Hatem, Josephine Hobeika, William Irigoyen, Ziad Majed, Jean-Claude Perrier, Farès Souhaid.

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com
lorientlitteraire@yahoo.com

David Foenkinos, la femme en sacrifice

« *Au tout départ, Mathilde perçut quelque chose d'étrange sur le visage d'Étienne. C'est ainsi que l'histoire commença d'une manière presque anodine ; n'est-ce pas le fait de toutes les tragédies ?* » Les premières lignes de *Deux sœurs*, le dernier roman de David Foenkinos, amorcent la dévastation physique et morale de l'héroïne lorsque son fiancé met un terme à leur relation. Le lecteur assiste au « *glissement du réel* » dans l'univers de Mathilde qui entame une lutte vaine et destructrice pour survivre. Peu à peu, les repères spatio-temporels se troublent, un doute hyperbolique traverse son existence, qui aboutit progressivement à une dépossession de soi. La voix narrative relate les méandres de la souffrance de l'abandon, et passe au scalpel le ressenti complexe de son héroïne. « *La douleur qui s'emparait d'elle offrait à son corps une acuité sans faille. Le châtiment à venir serait celui de la lucidité la plus acide.* » Mathilde est ensuite recueillie par sa sœur Agathe dont elle va partager l'appartement et la vie de famille. Si elle parvient à masquer ses troubles, son mal-être va croissant, au sein de ce huis-clos de plus en plus malsain. « *Il lui semblait qu'un nouvel esprit prenait progressivement possession de son corps ; c'était toujours elle, bien sûr, elle reconnaissait ses mouvements, mais ils étaient aux mains d'une nouvelle direction ; une direction incontrôlable, pour ne pas dire malveillante.* »

David Foenkinos dresse le portrait saisissant d'une femme en proie à la fatalité, dont la dérive captive le lecteur qui accompagne la tension tragique de son errance, jusqu'au paroxysme d'un dénouement sacrificiel.

Comment est née la trame narrative de votre dernier roman ?

C'est peut-être le bonheur qui a déclenché l'écriture du malheur. Quand on est très heureux en amour, on peut comprendre la peur de la perte de cet amour. Mon point de départ était d'aller vers la rupture amoureuse, la raconter comme une dévastation, comme une mort du passé, qui devient une condamnation à mort. Mathilde doit se réinventer, se reconstruire, car elle ne supporte plus le passé. J'ai ressenti la souffrance que ça pouvait représenter. J'ai composé ce roman comme une pulsion, beaucoup plus rapidement que mes autres livres. Il devait aller très vite ; la chute du dénouement n'advient qu'au bout de quelques mois. J'ai voulu l'écrire comme un thriller psychologique, il fallait être au plus près de mon personnage ; je ne me suis pas encombré de l'extérieur de la narration.

Juste avant de rompre avec Mathilde, Étienne lui confie :* « Je ne me sens pas bien en ce moment. » *Existe-t-il une filiation dans le mal-être avec un autre de vos romans,* Je vais mieux *(Gallimard, 2013) ?

Il y a certainement un écho thématique mais j'essaie d'explorer des espaces neufs dans chaque roman, ils relèvent de parcours très différents. *Deux sœurs* a un lien évident avec le film *Jalouse* que j'ai réalisé avec mon frère Stéphane en 2017. Les deux œuvres font vivre des personnages qui se sentent mal et ne supportent pas le bonheur des autres. Lorsque Mathilde s'installe chez sa sœur, elle est confrontée au type de vie auquel elle pense qu'elle avait droit. Elle est en première loge de la vie qu'elle aurait dû avoir. C'est effroyable, et c'est ce qui m'excitait dans cette situation : avoir perdu une situation, et la voir vécue par une autre, en étant au premier rang. Au début du roman, mon héroïne est présentée comme bienveillante, avec « *un désir de ne pas empiéter sur la vie des autres* », ce qui rappelle *La Délicatesse*. Elle est même présentée comme « *la bonté incarnée* ». J'avais envie que la vie la violente, qu'elle puisse commettre un acte amoral et qu'on ait de l'empathie pour elle. La perversité du livre me plaisait.

© Francesca Mantovani / Gallimard

Ce qui est commun à tous mes textes, c'est qu'ils parlent d'un moment qui brise la vie. J'ai été opéré du cœur à seize ans et j'ai commencé à écrire à l'hôpital, surtout des lettres. Les mots étaient la meilleure manière de m'exprimer. Je n'ai pas pensé à devenir écrivain, c'était une passion, mais il y a eu un avant et un après, cela n'est pas étranger à mon écriture. Dans *Charlotte* (Gallimard, 2014), la question posée est de pouvoir échapper à la mort par la création. *Le Mystère d'Henri Pick* (Gallimard, 2016) raconte l'histoire d'un livre qui a une seconde vie par la postérité ; le héros vit à travers le texte qu'il a écrit, car les gens se l'approprient.

Dans la solitude du combat qu'elle mène contre des ombres, Mathilde ne vit-elle pas une forme de dédoublement alors qu'elle est* « condamnée à observer froidement sa chute » *?

Il y a un transfert de personnalité, peut-être pas de la schizophrénie. Ce dédoublement est très important car tout est lié à la souffrance. Pour supporter son existence, Mathilde doit s'en détacher et finalement ce sont les prémices de ce changement de vie qu'elle va opérer. Elle ne peut plus être elle pour vivre, c'est la vraie question. Elle découvre que personne ne voit ce qu'elle vit, et qu'elle peut cacher son mal-être. Elle va donc être dans la liberté de changer de personnalité. C'était quelqu'un de très entier, mais la souffrance la rend double et a des conséquences physiologiques et psychiques, troublant sa perception du réel. Cela commence par des troubles de perception, les couloirs du lycée où elle enseigne lui semblent de plus en plus longs, « *une distorsion éclair de sa lucidité* » débouche sur un incident avec un élève... J'avais en tête qu'on suive l'héroïne en se demandant jusqu'où irait son effritement. Je voulais saisir la suffocation de mon personnage face à la fatalité ; elle se bat contre une armée de fantômes et cherche une victime expiatoire. Elle n'est pas vraiment folle, la souffrance l'a propulsée dans une folie passagère.

« Je devrais peut-être aller vivre dans un roman », se demande Mathilde. Est-ce à dire que la littérature est dangereuse, donnant* « une aspiration simultanée au romantisme et à la souffrance » *?

Mon personnage est professeure de lettres et ça m'intéressait d'être face à quelqu'un qui analyse sans cesse la psychologie des personnages de roman (notamment *L'Éducation sentimentale*, qui est un roman sur la passion) et qui est incapable de se comprendre. Mathilde n'a pas les codes du réel et, en même temps, elle a une lucidité totale sur la vie qui l'attend si elle ne réagit pas. « *On ne pouvait pas être heureux quand on avait trop lu. Tous les malheurs venaient de la littérature.* » Ce sont les pensées narrativisées de mon héroïne, pas les miennes ; elle s'encombre d'une psychologie qui ne l'aide pas à comprendre la vie, au contraire. L'idée c'est que dans sa situation, sa culture littéraire ne sert à rien. Pour moi, la littérature est toute ma vie, et quand je rencontre des lycéens, j'essaie de les encourager à lire mais je ne suis pas un « culpabilisateur » de lecture. Mon père n'a jamais lu un roman de toute sa vie et il ne s'en porte pas plus mal ; il y a d'autres types de cultures.

> « Je voulais aller vers la rupture amoureuse, la raconter comme une dévastation. »

À la fin du roman, Mathilde arrête de penser et commence à vivre, l'apaisement passe par le silence à l'intérieur.

Comment s'intègre la thématique de la sororité dans l'architecture du roman ?

Ce thème s'articule sur l'idée que les deux sœurs ont reçu la même éducation, mais elles ont réagi différemment. L'une développe une aptitude au bonheur, l'autre au malheur. Je parle aussi du camp des vainqueurs et de celui des vaincus : tout le livre est dans ce changement de camp que Mathilde veut opérer. Le prix à payer est très lourd. Au fond, elle est animée par un sentiment d'injustice, et elle veut rétablir la justice. Progressivement, Mathilde va être de plus en plus méprisante avec sa sœur, son inculture et le bonheur facile qu'elle véhicule. Elle incarne pour elle le moule de ce que la société attend d'une femme. Pour moi, Agathe est droite et cohérente, elle sait être heureuse sans se poser de questions.

Mathilde cherche-t-elle le bonheur à tout prix, une quête très contemporaine ? Ou tout au moins* « un malheur maîtrisable » *?

Je ne crois pas qu'elle cherche le bonheur mais la survie. On est dans quelque chose d'extrême et d'organique. Pour elle, le bonheur est anecdotique, elle veut survivre et maîtriser sa souffrance.

Pour *Deux sœurs*, je n'ai pas encore beaucoup de recul, mais je crois que *La Délicatesse* a saisi quelque chose de l'air du temps. Je me suis toujours demandé comment je suis passé de 2000 ventes à un million et demi ; je n'avais pas l'ambition de vendre des livres. Dans les années 2008-2010, j'ai dû capter un élément, l'envie d'un retour à de la délicatesse. Ici, c'est une version noire de la délicatesse, une séparation vécue comme un deuil qui ne se transforme pas en comédie. *Deux soeurs* tente de traquer les dommages multiples d'une séparation dans le quotidien, par de petites observations, comme le moment où Mathilde attend un message d'Étienne ; le fait d'être toujours relié aux autres peut rendre fou. Par les réseaux sociaux, elle peut épier Iris et Étienne, et nourrir son mal-être, ce qui va avoir des conséquences étouffantes.

Quelles sont les réactions de vos lecteurs à la sortie du roman ?

En fait j'écris les livres en étant obsédé par l'écriture, puis le livre sort et je suis toujours un peu surpris. Mon roman est numéro un des ventes, ça me paraît étrange parce que je ne sais jamais comment les gens vont réagir. Je n'arrive pas à synthétiser ce qu'on me dit, je suis habitué à être jugé et critiqué. Je suis heureux de l'accueil du livre qui est très fort. J'avais envie que mes lecteurs soient avec Mathilde, certains me disent qu'ils sont surpris de la fin, d'autres l'avaient anticipée. J'ai eu plusieurs messages sur la rupture amoureuse qui fait écho à des expériences vécues.

Il y a aussi le rapport entre les deux sœurs qui touche les lecteurs car quand on va très mal, on ne supporte pas l'aide de quelqu'un, et seule la famille est obligée d'aider. Agathe le fait très bien, mais c'est difficile d'être face à quelqu'un qui va mal. D'où des maladresses comme la mise en scène d'Agathe et son mari pour présenter un homme à Mathilde. J'aime bien explorer les situations concrètes du contexte, et créer des contrepoints humoristiques. La scène de l'ami d'Étienne qui vient prendre des nouvelles de Mathilde, sorte de service après-vente de la rupture, est dans cette lignée.

Quels sont vos projets pour la suite ?

En ce moment, j'ai beaucoup de signatures à Paris et je rencontre mes lecteurs. *Le Mystère d'Henri Pick* va sortir au cinéma, *Charlotte* aussi ne devrait pas tarder, et je suis en train d'écrire un troisième film, une comédie, avec mon frère.

J'ai envie de retourner au Salon du livre de Beyrouth, en novembre 2019. La dernière fois que je m'y suis rendu, c'était il y a une dizaine d'années, pour *La Délicatesse*, et j'en garde un souvenir extraordinaire, surtout les grottes de Jeita, un des plus beaux endroits que j'ai vus.

Propos recueillis par
Joséphine HOBEIKA

DEUX SŒURS de David Foenkinos, *Gallimard, 2019, 176 p.*

Publicité

Le point de vue de Farès Souhaid

Pour un nouveau récit structurant

Il faut savoir tirer les leçons des expériences récentes, sans pour autant sombrer dans la rumination du passé. Du moins l'ai-je toujours pensé en mon for intérieur.

D.R.

Durant les années 2015 et 2016, nous avons été témoins de l'effondrement de la Révolution syrienne avec la chute d'Alep, d'un dialogue irano-américain qui a abouti à l'accord sur le nucléaire, du Brexit comme premier signal de la chute du récit libéral dans le monde, et de la chute, au Liban, du clivage politique qui prévalait depuis 2005 entre le 14 Mars et le 8 Mars et qui avait abouti à l'élection du général Michel Aoun à la présidence de la République.

« Notre récit structurant n'a jamais été aussi fondamental dans un monde désuni et disloqué. C'est celui de vivre en paix malgré nos différences. »

Lors des grands tournants et des moments de crise, les êtres humains font abstraction de leur rationalité pour suivre leurs émotions et leurs instincts. Or l'une des crises essentielles dont souffre le Liban d'aujourd'hui est l'absence d'un récit politique, ou plutôt d'un récit national, pour aider l'opinion publique à retrouver son équilibre et son échelle de valeurs politiques. Par « récit », j'entends ici une vision structurée et structurante des événements qui se produisent. Le récit met de l'ordre dans les faits, inscrit les différentes variables dans un espace unitaire et homogène. Il structure le chaos en d'autres termes, grâce à la mise en place d'un narratif cohérent. Il donne du sens à la politique, si bien que, comme disait Paul Ricœur, le temps narratif fait de nous des humains et nous donne des raisons d'agir. Rien n'est donc plus rassurant que de disposer d'un récit ; tout deviendrait parfaitement clair.

Au début du siècle dernier, les récits étaient clairs : le Grand Liban d'une part et le Liban pays refuge « *des minorités de la région* » de l'autre ; l'indépendance du mandat français face à son maintien comme « garantie » culturelle, politique et même sécuritaire ; la montée du nassérisme versus la peur d'un nationalisme arabe, ou encore le soutien à l'OLP et, dans le camp opposé, la peur de son expansion aux dépens de l'État. Même durant la guerre civile, le récit de chaque composante communautaire était clair : la défense de soi contre « l'autre ». Les uns défendaient la « République-mère » qu'ils avaient fondée au nom de la liberté, les autres revendiquaient un remodelage du système politique au nom de la justice.

Au lendemain de la guerre, les récits se sont ensuite nettement mis en forme entre ceux qui soutenaient la mainmise syrienne et ceux qui la rejetaient, le 14 Mars et le 8 Mars. Le 14 mars 2008, lors du premier congrès politique du mouvement, le clivage entre « nous » et les « autres » était d'ordre culturel : « nous » aimons la vie, « ils » la détestent et adorent le martyre.

Nous avons grand besoin aujourd'hui d'un nouveau récit national. Et ce récit national ne saurait être le fruit d'une classe politique qui a perdu sa crédibilité, non pas parce qu'elle est bonne ou mauvaise, mais pour la seule raison qu'elle n'a plus d'autre récit que celui de la « défense de soi » contre l'« autre ». Il nous appartient donc de créer pour le Liban un récit actualisé. Le seul récit qui puisse convaincre la génération de nos enfants serait celui de la modernité et de l'intégration au sein du nouvel ordre mondial. Le droit des communautés, la question de la Palestine, les droits de l'homme dans le monde sont des récits familiers de ma génération. Il nous faut nous réinventer.

L'invention décisive du XXIe siècle est celle d'un capteur biométrique que l'on peut porter sur le corps et qui connecte les processus biologiques, que des ordinateurs peuvent stocker et analyser. Si on venait à placer ces nouveaux capteurs sur le corps des Libanais, serions-nous capables de prévoir la création d'un seul processus biologique représentatif ou bien trouverions-nous un récit chrétien et un autre musulman ?

À l'heure où le monde est happé par la montée progressive aux extrêmes, les pays du Golfe ont pris l'initiative singulière de susciter la visite du pape François à Abou Dhabi pour qu'il y célèbre une messe avec le grand cheikh d'al-Azhar. Au Liban, nous avons, dans chacun de nos villages, dans chacune de nos villes, une réponse à la « tuerie » de la Nouvelle-Zélande et à la violence contre les églises d'Égypte… Ce récit de vie, du vivre-ensemble, est devenu un but à réaliser à Berlin, à Saint-Denis et dans les faubourgs de Londres, alors qu'il est une réalité à Aïn Zhalta, Marjeyoun, Jbeil ou Saïda…

Notre récit structurant est aujourd'hui plus que jamais d'actualité. Il n'a jamais été aussi fondamental dans un monde désuni et disloqué. C'est celui de vivre en paix malgré nos différences.

Adieu à…

Marcel Détienne
Helléniste et anthropologue belge, Marcel Détienne est décédé le 20 mars à l'âge de 89 ans. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Les Dieux d'Orphée* (Gallimard, 2007) et *Les Grecs et nous* (Perrin, 2005).

• • • • • • • • • • • •

Jean Kyrillos
Avocat et poète né en 1923, Jean Kyrillos vient de nous quitter. Ce fin lettré est l'auteur d'un recueil poétique intitulé *Sucre et sel* (Teya, 2013).

• • • • • • • • • • • •

Michel Awit
Prélat maronite et ancien secrétaire général du Patriarcat, Michel Awit vient de nous quitter à l'âge de 89 ans. Il nous laisse une trentaine d'ouvrages en arabe et en français, dont plusieurs essais sur l'histoire des maronites.

D.R.

• • • • • • • • • • • •

Dominique Noguez
Auteur de plusieurs romans remarqués, lauréat du prix Femina 1997 et du prix Roger-Nimier (1995), Dominique Noguez est décédé le 15 mars à l'âge de 76 ans.

D.R.

• • • • • • • • • • • •

Bernard Dadié
Écrivain et homme politique, Bernard Dadié est décédé à l'âge de 103 ans. Lauréat en 1968 du Grand prix d'Afrique noire, il était considéré comme le père de la littérature ivoirienne.

L'image du mois

C'est Beyrouth !
Du 28 mars au 28 juillet 2019, l'Institut des Cultures d'Islam à Paris présente *C'est Beyrouth*, vaste projet (exposition, événements, ateliers, conférences) organisé par Sabyl Ghoussoub. Y sont présentées les œuvres de seize artistes, photographes et vidéastes, qui témoignent de la place de la communauté, de la religion et de l'individu, à Beyrouth, depuis la guerre de 2006. L'exposition propose de découvrir Beyrouth autrement, à travers des prismes multiples : la guerre, le confessionnalisme, les communautés marginalisées et le corps, selon les regards de Fouad Elkoury, Vianney Le Caer, Ziad Antar, Hassan Ammar, Patrick Baz, Sirine Fattouh, Natalie Naccache, Cha Gonzalez, Mohamad Abdouni, Roy Dib, Myriam Boulos, Dalia Khamissy, Christophe Donner, Joana Hadjithomas, Khalil Joreige et Randa Mirza.
Ce projet, qui fait la part belle aux partiques individuelles et collectives peu visibles en marge de la société, a la qualité de ne pas ressasser *ad nauseam* les clichés qui collent à la capitale libanaise et à ses habitants. En revanche, il occulte le Beyrouth du commun, du quotidien, des masses, rarement glorieux, celui qui est toujours sous nos yeux mais qu'on finit par ne plus (vouloir) voir. Et pourtant… c'est aussi Beyrouth !

Série Les Bronzeurs © Vianney Le Caer

C'EST BEYROUTH à l'Institut des cultures d'islam à Paris, du 28 mars au 28 juillet, 56, rue Stephenson et 19, rue Léon. Plus d'information sur www.institut-cultures-islam.org

Actu BD

Agata

Nous sommes en 1931. Agata, une jeune Polonaise, émigre aux États-Unis et trouve refuge chez son oncle à Chicago. Kidnappée, elle rencontre Lucky Luciano, le chef de la mafia italienne ! Le tome I de cette série créée par Olivier Berlion chez Glénat a pour titre : *Le Syndicat du crime*.

• • • • • • • • • • • •

Texaco

Cette BD, signée Jasardo, Roudeau et Tardy-Joubert aux éditions Les Arènes, raconte le procès de l'une des plus grandes pollutions pétrolières de l'histoire. Pendant vingt ans, la compagnie Texaco a exploité l'or noir en Amazonie équatorienne et causé un désastre écologique qui a poussé 30 000 paysans, emmenés par l'avocat Pablo Fajardo, à lui intenter un procès fracassant.

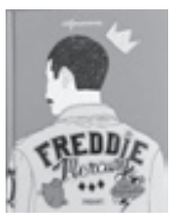
• • • • • • • • • • • •

Détox

Voici une BD qui vous fera du bien ! Signée Jim et Antonin Gallo chez Grand Angle, elle raconte l'histoire de Mathias qui, pendant dix jours, décide de se priver d'ordinateur et de téléphone pour se ressourcer après un *burn out* qui a failli lui coûter la vie. Son stage de « détox » peut commencer…

• • • • • • • • • • • •

Freddie Mercury



Après le succès du film *Bohemian Rahpsody* qui lui a été consacré, Freddy Mercury, le légendaire chanteur de Queen, fait l'objet d'une biographie illustrée, signée Alfonso Casas et récemment parue aux éditions Paquet.

Bande dessinée

Le subtil passage à l'âge adulte

CE QUE FONT LES GENS NORMAUX de Hartley Lin, traduit de l'anglais par Nora Bouazzouni, *Dargaud, 2019, 144 p.*

Frances est assistante juridique d'une tentaculaire agence d'avocats. Balancée d'un département à l'autre, vivant sous le poids d'une hiérarchie distante et de collègues pris dans l'engrenage anxieux des grandes sociétés, elle vit une colocation pour le moins contrastée avec Vickie, dont le quotidien est un cocktail mêlant fêtes, répétitions théâtrales et rêves hollywoodiens.

Prenant pour base ce contraste somme toute assez convenu entre deux modes de vie que tout oppose, le jeune auteur canadien Hartley Lin rassure, en menant dès les premières pages son récit sur le terrain de la complexité.

Ce que font les gens normaux est un récit de son temps, dans le fond et dans la forme. Publié dans un premier temps en épisodes, aujourd'hui compilés, il est fortement imprégné par les procédés d'écriture des séries télévisuelles. La narration est faite d'une succession de scènes courtes qui semblent aléatoirement piquées sur le vif, de manière parfois désordonnée, mais qui, juxtaposées, servent une histoire plus ample.

Comme dans certaines séries télévisuelles (on pense à la série *Dix pour cent*, qui partage avec l'album la toile de fond de la vie de bureau), Hartley Lin fait le pari d'accrocher son lecteur à des micro-événements, disséminés dans le contexte du quotidien. Alors que la forme du feuilleton est traditionnellement associée à des intrigues au long cours et des rebondissements à grand spectacle, Lin participe à ce nouveau courant qui propose une écriture feuilletonnante centrée sur l'intime.

Tout est fait pour densifier chaque scénette, à commencer par une écriture de dialogues qui arrive à préserver la fluidité du langage parlé sans tomber dans la simplicité. Il faut à ce titre saluer le travail de traduction de l'anglais au français de Nora Bouazzouni, tant il semble clair qu'un récit qui s'attache tant aux petites choses pourrait basculer dans le banal sans l'alchimie entre une subtile « direction d'acteurs » et la finesse des dialogues. L'un des procédés les plus étonnants et pertinents dont use savoureusement Hartley Lin est de débuter une scène en plein cœur d'un dialogue, donnant aux premières phrases d'un échange le poids de tout ce qui a précédé et que le lecteur imagine.

Le dessin de Lin est sobre. L'auteur se prive volontairement de tous les effets qui pourraient atténuer le propos : absence de gros plan et une caméra qui ne cherche pas à créer du spectacle. C'est peut-être au fond dans le dialogue entre le titre original de l'album et sa traduction française que réside la meilleure présentation de ce récit.

En anglais *Young Frances*, l'album se déploie en posant toutes ses racines dans le cœur d'un personnage, d'un individu. En français *Ce que font les gens normaux*, il pose un regard plus large sur l'entrée dans l'âge adulte et la recherche d'une place dans une société mouvante.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

	Auteur	Titre	Éditions
1	Amin Maalouf	**LE NAUFRAGE DES CIVILISATIONS**	*Grasset*
2	Michel Houellebecq	**SÉROTONINE**	*Flammarion*
3	David Foenkinos	**DEUX SŒURS**	*Gallimard*
4	Fréderic Martel	**SODOMA**	*Robert Laffont*
5	May Menassa	**L'ENFANT AUX YEUX PLEINS DE LARMES**	*Erick Bonnier*
6	Frédéric Saldmann	**VITAL**	*Albin Michel*
7	Michelle Obama	**DEVENIR**	*Fayard*
8	Charif Majdalani	**DES VIES POSSIBLES**	*Seuil*
9	Michel Bussi	**J'AI DÛ RÊVER TROP FORT**	*Presse de la Cité*
10	Georgia Makhlouf	**PORT-AU-PRINCE ALLER-RETOUR**	*L'Orient des Livres/La Cheminante*

Agenda

Georgia Makhlouf à l'IMA
À l'occasion de la parution de son roman *Port-au-Prince aller-retour* (L'Orient des livres/La Cheminante), Georgia Makhlouf sera l'invitée des « Rencontres littéraires de l'IMA », le samedi 6 avril de 16h30 à 17h30.

• • • • • • • • • • • •

Présence libanaise à Normale Sup
La 22e édition de la Semaine arabe organisée par l'École normale supérieure se tiendra du 5 au 12 avril sous le thème « Revenir, devenir ». Plusieurs intervenants libanais (Lamia Ziadé, Georgia Makhlouf, Zeina Abirached et Karim Kattan) y prendront part.

• • • • • • • • • • • •

Le marché du livre de Byblos (BookYard)
Le marché des livres anciens et/ou usagés se tiendra les 6 et 7 avril, entre 10h et 21h, au Centre culturel municipal CLAC de Byblos, à l'entrée des vieux souks. On peut y vendre, acheter et échanger toutes sortes de livres et profiter d'autres activités culturelles et musicales. Pour plus d'information : fb.com/bookyard tél. 70-986 242

Actualité

L'Académie royale belge honore Amin Maalouf

© Jean-François Paga / Grasset

Le Prix Nessim Habif décerné par l'Académie royale de Belgique a été attribué à Amin Maalouf pour l'ensemble de son œuvre.

• • • • • • • • • • • •

Le Prix « Spiritualités d'aujourd'hui » à Alexandre Najjar
Le prix « Spiritualités d'aujourd'hui » du roman 2019 a été attribué à l'unanimité à Alexandre Najjar pour *Harry et Franz* paru aux éditions Plon. Créé en l'an 2000, ce Prix a déjà récompensé des écrivains de renom comme Régis Debray, Jean-Christian Petitfils, Alexis Jenni, François Cheng et Dominique Wolton.

• • • • • • • • • • • •

Le Prix Premio Catullo à Henri Zoghaib

D.R.

À l'occasion du festival organisé par l'Académie mondiale de poésie à Vérone, qui avait cette année le Liban comme invité d'honneur et qui a réuni six écrivains libanais (Issa Makhlouf, Henri Zoghaib, Joumana Haddad, Hassan Abdallah, Chawki Bzeih et Alexandre Najjar), le poète Henri Zoghaib a reçu, le 23 mars dernier, le prix Premio Catullo « *pour sa contribution en faveur de la promotion de la poésie internationale* ».

Francophonie

Le Salon du livre francophone

D.R.

Le Salon du livre francophone de Beyrouth se tiendra du 9 au 17 novembre 2019 au nouveau BIEL. Parmi les auteurs invités : Nicolas Mathieu, prix Goncourt 2018, Mathias Énard, Jérôme Ferrari, David Diop, prix Goncourt de l'Orient 2018, et Laure Adler.

Idi Nouhou : l'épouse, la maîtresse et le roi des cons

Né en 1964 au Niger, Idi Nouhou a étudié la littérature, beaucoup écrit pour le théâtre, gagné sa vie avec des scenarii pour la radio et la télévision, réalisé des films et remporté le prix Idrissa-Ouédraogo. *Le Roi des cons* est son premier roman qui vient de paraître chez Gallimard.

Dans la préface du roman d'Idi Nouhou, Marie Darrieussecq écrit : « *Voici un roman qui nous vient du Niger. Oubliez ce que vous savez du Niger.* (…) *Idi Nouhou ne va pas radicalement bousculer ce que vous savez. Mais il va tout déplacer, comme les dunes sous le vent.* » On ne peut rêver meilleure mise en bouche. Et on entre dans le roman avec gourmandise pour suivre les déconvenues de son héros, ou plutôt de son anti-héros parfaitement con, comme l'annonce l'auteur dès la couverture. Victime consentante d'un mariage arrangé, il continue à s'enivrer dans les bars du Niamey festif, en compagnie de l'énigmatique Rakki toujours vêtue de rouge, de carmin, de grenat ou de vermeil, et ne prête qu'une attention distraite à Salima, sa légitime épouse. Jusqu'au jour où les rôles distribués aux deux femmes s'inversent ironiquement et le prennent au piège. Entretien avec l'auteur pour éclairer la signification de ce piège, ses sources d'inspiration et sa relation à présent apaisée à la langue française.

Abdou, le héros, est décrit comme le canard boiteux de la séduction masculine. Est-ce votre objectif que de rebattre les cartes des rapports hommes-femmes, de remettre en question les stratégies de séduction ?

Non, à vrai dire, je n'y avais pas pensé. Abdou, c'est un peu moi : ma timidité, mes histoires d'amour, rares mais puissantes. La canard boiteux c'est moi, et je n'ai jamais été très fort sur le chapitre de la séduction. Alors j'avais envie de parler de moi à travers le personnage d'Abdou.

Au fil du roman, Abdou s'aperçoit que l'épouse qu'on lui a imposée lui convient mieux que celle dont il continue à rêver. N'est-ce pas étrange, cette réhabilitation des traditions sous votre plume ?

C'est une première lecture possible du roman que vous faites. Mais mon intention était de traiter de cette tendance de l'être humain à courir après les chimères alors qu'il a, à côté de lui, des trésors ou des chances dont il ne s'aperçoit pas ou dont il s'aperçoit alors qu'il est trop tard. C'est cette sagesse-là que je voulais aborder, de là le titre du roman. Mais pour revenir au mariage arrangé auquel vous faites référence, il est aujourd'hui beaucoup moins courant. Ce sont les jeunes qui choisissent, les parents ne font qu'entériner leurs choix. Les traditions relatives à la dot ou aux dépenses associées au mariage disparaissent.

Rakki, vers la fin du roman, reproche à Abdou de ne l'avoir jamais empêchée de boire ni de s'habiller à sa guise, voyant dans ces comportements des preuves d'amour. Là encore, c'est surprenant cette apologie des entraves à la liberté individuelle…

D.R.

J'ai voulu construire des personnages qui ont une double facette, qui ont des comportements apparents et des rêves cachés. Rakki se comporte de façon très libre mais peut-être cette liberté ne lui convient-elle pas vraiment ; elle cherche une issue à l'imbroglio dans lequel elle s'est mise, elle a besoin d'une perche pour s'en sortir. Donc en réalité, si elle mène une vie très libre, elle rêve secrètement d'un mari traditionnel. De même, Abdou poursuit une femme dont il envie la liberté mais il rêve d'une femme au foyer. Donc je voulais mettre en scène l'ambivalence des personnages. Peut-être que le rêve d'Abdou est-il, *in fine*, une fusion entre ces deux femmes. Et peut-être sommes-nous nombreux à partager cette ambivalence entre une aspiration à la modernité et une nostalgie secrète à l'égard de la tradition.

Il y a dans le roman un usage ironique du voile, utilisé comme déguisement à des fins qui n'ont rien à voir avec la religion. Vous critiquez aussi le voile comme coutume importée.

Quand on a grandi, nos mères s'habillaient autrement, elles ne portaient pas le voile, mais elles étaient néanmoins d'une grande décence et tout se passait bien. C'est le courant fondamentaliste qui a apporté le voile et c'est cette conception de la religion qui divise nos communautés aujourd'hui. On peut observer par exemple que se répand une certaine esthétique du voile : certaines femmes en font un usage « détourné », il devient objet de coquetterie, se fait fleuri ou transparent. Il y a donc récupération du voile pour autre chose que la religion. Mais pour d'autres, c'est le voile intégral et austère qui est porté et quand je regarde ces femmes, je me dis que l'habillement de nos mères valait bien mieux.

> « Et peut-être sommes-nous nombreux à partager cette ambivalence entre une aspiration à la modernité et une nostalgie secrète à l'égard de la tradition. »

Le père d'Abdou qui affectionne les débats philosophiques parle des « nerfs invisibles du monde ». Pouvons-nous revenir sur cette notion ?

C'est une allusion aux rapports entre les grandes puissances et les pays dits sous-développés. Ces puissances qui nous ont colonisés, ont disposé de nos dirigeants, de nos richesses, de nos pays. Si ces colonisateurs avaient payé correctement nos ressources, nous serions aujourd'hui les clients de ces pays, nous achèterions leurs produits. Mais actuellement, ce ne sont plus les dirigeants de ces pays qui nous tiennent au collet, ce sont les multinationales. Le monde entier est devenu un terrain d'affrontement entre les multinationales et nous nous retrouvons tous dans le même bateau, face à ces géants qui pompent les richesses et stockent leurs bénéfices dans les paradis fiscaux. Nous sommes tous liés. Si nous ne nous développons pas, je ne vois pas comment les pays occidentaux peuvent continuer à se développer.

Dans sa préface, Marie Darrieussecq écrit que l'écriture de ce roman a été compliquée par votre rapport difficile avec la langue française. Pouvez-vous m'en dire plus ?

Ma langue maternelle est le haoussa. Mais j'ai beaucoup lu en français depuis l'enfance, grâce à un oncle qui m'a donné accès à la bibliothèque municipale. J'ai tout lu pêle-mêle, Voltaire, Balzac, Maupassant, Perrault, les classiques africains, des bandes dessinées… Et cela a fini par provoquer en moi une crise identitaire. J'étais arrivé à un point où même mes pensées étaient en français. J'ai eu besoin de faire une pause et d'apporter une réponse à mes interrogations : pour qui écrire ? Pourquoi écrire ? Quelle est notre responsabilité par rapport à notre société lorsqu'on écrit ? J'ai donc refoulé pendant un temps toute idée d'écrire, j'avais perdu mon ressort, je n'arrivais plus à faire coïncider le message et la langue. Ce roman est la résolution de ma crise identitaire, j'ai réussi à faire mienne la langue française et à transmettre mon message.

Propos recueillis par
Georgia MAKHLOUF

LE ROI DES CONS d'Idi Nouhou, *Gallimard, 2019, 120 p.*

Essai

L'enlisement des rêves de Mai 68

Dans son dernier ouvrage, Pierre Rosanvallon démontre que le présent n'a pas su tirer les leçons du passé.

NOTRE HISTOIRE INTELLECTUELLE ET POLITIQUE 1968-2018 de Pierre Rosanvallon, *Seuil, 2018, 417 p.*

Professeur au Collège de France et auteur de nombreux ouvrages qui occupent une place majeure dans la théorie politique contemporaine d'une part et dans la réflexion sur la démocratie et la question sociale d'autre part, Pierre Rosanvallon nous livre une histoire politique et intellectuelle des cinquante dernières années.

D'abord un constat. « *L'histoire nous inflige aujourd'hui un long cortège de déceptions et nous mord plus que jamais la nuque.* » Nos désenchantements et nos colères se conjuguent avec un sentiment d'impuissance qui découle de notre difficulté à interpréter l'état du monde, à l'insérer dans une histoire qui donne sens aux épreuves et aux échecs qui se sont succédé. Le but de ce livre est donc de « *conjurer cette malédiction, en mettant les mots qui conviennent sur cet état des choses et en proposant des concepts adéquats pour rendre lisibles les traits profonds de nos sociétés afin de permettre d'en redessiner une perspective émancipatrice* ».

Ce n'est que depuis le début du XXIe siècle que l'on commence à prendre la pleine mesure du mouvement de maturation de la modernité dont les signes avant-coureurs s'étaient manifestés en 1968. C'est donc une histoire qu'il était temps d'écrire.

Rosanvallon distingue trois grands moments : celui des enthousiasmes et des explorations qui ont suivi 1968 et caractérisé les années 1970, celui de l'essoufflement de la vie intellectuelle et de l'engourdissement de la vie politique des années 1980, celui, enfin, des recompositions des années 2000.

© Hermance Triay

Une révolution peut comporter trois aspects différents. Elle peut être une accélération de l'histoire, un élargissement du champ des possibles : c'est la « *révolution-événement* », imprévisible, aux acteurs disséminés, qui donne corps à des espérances enfouies, « *embrase une plaine dont on prend soudain conscience de la sécheresse* ». Elle peut également être une action organisée de rupture : c'est la « *révolution-stratégie* » avec des chefs qui élaborent des plans. Elle peut enfin bouleverser en profondeur les rapports sociaux, les modes d'organisation et les représentations du monde : c'est la « *révolution-civilisation* » dont la consistance ne devient que progressivement lisible. Mai 68 a été la somme de ces trois dimensions.

L'auteur compare l'essoufflement des énergies et des idées dans les années 1980 à un sommeil qui « *s'était abattu après une longue nuit blanche, comme si les membres s'étaient retrouvées peu à peu engourdis par un froid insidieux* ». Les causes en sont bien évidemment multiples. L'une d'entre elles est le paradoxe de 1981 : la gauche est arrivée au pouvoir avec un programme en complet décalage avec l'esprit de Mai 68. La confrontation aux contraintes de l'action gouvernementale a, par ailleurs, joué un rôle important, le tournant de mars 1983 n'ayant pas été clairement expliqué.

Cet engourdissement a pris différentes formes. Celle de la « *dérivation* » avec la substitution d'un idéal européen aux contours relativement flous à un idéal national ; celle d'une « *dissociation* » consentie entre la pensée et l'action et qui a conduit à faire de la « *posture* » une politique ; celle, enfin, d'une « *régression défensive* », d'une « *crainte traditionnelle de la gauche conduisant à un repli défensif sur un cercle de la raison* ».

Ce n'est qu'à partir des années 1990 que le paysage des idées sera progressivement bouleversé. Ce bouleversement, imperceptible au tournant des années 1980, fut la conséquence, dans les années 2000, « *de la montée en puissance d'un souverainisme républicain et de l'émergence d'un national-populisme voisinant avec l'enlisement simultané de la gauche* ». Rosanvallon expose les trois grandes mutations du présent : « *l'entrée dans un nouvel âge du capitalisme – le capitalisme d'innovation –, l'avènement d'un individualisme de singularité et le déclin de la performance démocratique de l'élection* ».

Abordant les faits, certes en tant qu'historien mais aussi en tant que philosophe politique, l'auteur éclaire d'un jour nouveau le lien de cause à effet entre l'histoire des cinquante dernières années et le projet moderne d'émancipation, avec ses réalisations, ses promesses non tenues et ses régressions. Mais c'est aussi en tant qu'acteur et témoin qu'il aborde cette rétrospective riche de souvenirs personnels, notamment dans le syndicalisme. Son style se caractérise, d'une part, par des paraphrases très imagées et, d'autre part, par une pléiade de mots crus, les deux étant toujours extrêmement justes et exprimant très précisément sa pensée.

Son ouvrage s'achève sur l'énoncé d'un programme de travail marqué par l'urgence.

Lamia EL-SAAD

Le clin d'œil

de Nada NASSAR-CHAOUL

Ces dames de l'Association

En France, le travail « *associatif et solidaire* » comme ils disent, consiste pour des femmes aux traits rudes, aux cheveux coupés ras et aux ongles au carré dénués de tout vernis, habillées d'un pull informe et d'un anorak jaune et chaussées de solides godillots d'ouvrier du bâtiment, à servir de la soupe et du pain à des SDF dépenaillés, une bouteille de gros rouge dans la poche. Parfois, dans un local lugubre au sous-sol, elles distribuent, l'air harassé, des boîtes de conserve et des sacs de riz à des mères de famille nombreuse aussi exténuées qu'elles, qui ont attendu des heures sous la pluie, en une longue file grisâtre.

D.R.

Chez nous, l'efficacité caritative est nettement plus glamour. Pour la financer, ces dames (aux chapeaux verts ?) – comme les appelait votre maman qui en faisait partie – organisent des brunchs à tomber dans les endroits les plus en vue, rivalisant d'élégance et d'opulence. C'est ainsi que l'on voit arriver pour cet événement charitable qui sera (heureusement) couvert par la revue mondaine locale *Futilités*, des voitures rutilantes avec chauffeur dont débarquent, parées de tenues dernier cri et de bijoux scintillants, des femmes au brushing blond impec, perchées sur des talons vertigineux, dignes des *catwalks* des plus grands couturiers.

Couvert par le brouhaha assourdissant des bavardages de ces dames, ravies de retrouver leurs copines, le discours monocorde de la pauvre présidente de l'Association, une dame rondelette d'âge mûr qui ânonne les réalisations louables de l'année écoulée, peine à se faire entendre. C'est que, oublieuses de toute diète et des privations du Carême, les convives s'adonnent aux joies de la table… et des pâtisseries de toutes sortes couvertes d'épaisses couches de crèmes irrésistibles.

Ne vous y trompez pas ! Nos associations à nous qui portent des noms joliment désuets comme « Les dames de la paroisse de Sainte-Barbe » ou carrément « L'Union de bienfaisance du Sacré-Cœur de Jésus » ne sont pas moins efficaces que leurs consœurs françaises. Tout le monde le sait, elles font un travail formidable sur le terrain et soutiennent bien des familles nécessiteuses.

Simplement, à la libanaise, avec gaieté… et glamour.

Publicité

Marie-Claire Bancquart habite le visible

D.R.

Arpentant la sédimentation des pensées, des matières et des organismes, la poésie de Marie-Claire Bancquart sait accueillir la fureur du magma et percevoir du visible ce qu'il porte d'inaperçu.

TERRE ÉNERGUMÈNE ET AUTRES POÈMES de Marie-Claire Bancquart, *Poésie/Gallimard, 2019, 400 p.*

Depuis son premier recueil paru à la fin des années soixante, Marie-Claire Bancquart a poursuivi une voie poétique, souterraine et absolue. Dans l'opacité des dimensions secrètes de toute existence, dans les entrailles stratifiées du sens intime des êtres et des choses, elle a exploré le gouffre des épreuves et s'est nourrie à ciel ouvert, de ce qui fait présence au monde. Ses mots, tricotés de menus flux statiques font accéder à la lecture de vastes mouvements, et tendent sans cesse vers les présages de mort que porte le présent.

« (…) *Odeur des tilleuls/ leur pollen en pluie./ J'habite le visible/ de cela, je ne serai pas désertée/* (...) *verte ma verticale/ tout l'obscur sous mes pieds:/ œcuménique paysage./ Où sur terre, il n'importe/ c'est ici, dans la minute/ en origine et fin.* (...) »

Terre énergumène paraît en janvier 2019, un mois à peine avant le décès de Marie-Claire Bancquart le 19 février. Marie-Claire Bancquart côtoie la maladie dès l'enfance, et hume l'ombre de la putréfaction avec la candeur. Pas de bons sentiments ou d'illusions amères, la poète tourne vers la réalité sa sensorialité plurielle et écrit ce que vie et mort ont de partage et d'inéluctable. Ses poèmes sont une oreille attentive à la solitude et aux nuances du microcosme.

« (...) *Prendre à pleines mains la minute/ la serrer./ Il en sort un fruit mûr/ que j'ai longtemps cherché à l'aveuglette, parmi les leçons des ténèbres.* »

La sensorialité chez Bancquart se déploie tel un réseau imperceptible mais si essentiel pour adoucir le quotidien du corps, figure de l'exil. C'est par le tactile (les laines, les liquides plus ou moins visqueux, les mousses, les os, les muscles, les cellules, en les textures, leur température) notamment, mais également le visuel (couleurs, formes, luminosité), l'odorat et le goût, que la poète s'enrobe d'enveloppes translucides et va dévider la rythmicité singulière de son écriture.

La terre revient dans les titres des recueils et des poèmes de Bancquart, et cherchant à habiter la terre, à la surface comme dans ses tréfonds, elle tente d'habiter son propre corps. Les profondeurs de l'organisme et de la terre, sont les unes pour les autres des reflets mutuels. L'humain côtoie, transforme, tue et se repaît du vivant du monde. C'est cette science mystérieuse, et cette sororité entre l'humain et les organismes et matières de l'univers, que la poète invoque. À mesure que son écriture se ramifie souterraine à l'image des racines de l'arbre, les branches se tendent, s'élancent, bourgeonnent et font résonner à l'air libre leur poésie.

« (...) *Eh, notre corps du moins, vous pouvez toujours/ le tronçonner en vidéos contradictoires/n'empêche:/ en vérité ça fonctionne, ça irrigue, ça respire/ bon gré mal gré ça reste/ composition, totalité./ Moi j'aime/ mettre la main/ dans son plus au creux, dans son plus entier/ Si tu pénètres dans le corps/ assez profond/ pour explorer ta forêt de veines, de bronchioles/ deviens/ le magicien d'inverse/ plante la menthe/ racines hors de la terre/ confie sans nourriture au ciel/ dans l'humus elle va croître/ en feuilles odorantes/ embaumant taupes et fourmilières/ le monde connaîtra/ les minerais de l'air, les soleils souterrains,/ et les liens qui unissent/ graminées/ scolopendres.* »

Selon Aude Préta-de Beaufort qui préface ce beau recueil, Marie-Claire Bancquart « *éprouve l'existence d'une vie autonome du corps, dont les circulations, battements, dérèglements, inscrivent au plus intime de soi une altérité indépassable* », le corps devenant ainsi « *espace de transhumance* ». Dans ses correspondances avec le vivant et les choses, elle éprouve par le corps et les sens, la résistance du contact entre durée et éphémère et trace des morceaux uniques, frôlant parfois l'abject ou le sublime par d'indicibles pensées.

« (...) *Nos tendons révoltés/ pas de pensée, pas d'appétit/ la bête a mal/ tout juste/ la traverse le souvenir du tendron de veau/ que nous mettons à mariner, citron-huile,/ puis à confire/ doucement/ (...) c'est la vengeance du veau, / l'inavoué/ du veau en nous/ notre communauté (...) Noire l'eau/ sur petits os de bêtes/ et/ pourrissement des feuilles/ sent noir, l'eau/ mais sent pas nul/ va profond aux poumons/ depuis le fossé/ elle entre/ par la bouche et ressort/ par le sexe/ ah, et les os des bêtes/ bougent un peu/ maintenant/ à l'intérieur des nôtres.* »

Poésie des strates, du feuilletage, des dépôts successifs, Marie-Claire Bancquart traverse au fil des trois recueils rassemblés dans *Terre énergumène*, les sédiments de l'expérience et de la mémoire, de l'enfance à la vieillesse, dans la proximité permanente avec la mort. Au fil de ces voyages, du visible à l'invisible, c'est le magma essentiel, que Bancquart recueille, et qui confie son amour de la vie.

RITTA BADDOURA

Poème d'ici

DE NAYLA CHIDIAC

Nayla Chidiac est docteur en psychopathologie et vit à Paris où elle exerce comme psychologue clinicienne. Elle travaille notamment sur la thérapie par l'écriture et, son ouvrage dans ce domaine, *Ateliers d'écriture thérapeutique* (Elsevier Masson, 2017), est devenu une référence. Mais Nayla Chidiac et aussi poète. Sa poésie est puissante et oscille sans cesse entre l'intellectuel et le sensuel. Elle a publié de nombreux recueils de poésie aux éditions de la Librairie-Galerie Racine (*Le Pays où les arbres ont peur*, 2010; *L'Aube à genoux*, 2012; *Une nuit un matin*, 2015). *L'Orient littéraire* publie deux extraits de son dernier recueil, *La Flûte de Haschisch*, paru en février 2019.

E. Dickinson

Courbés,
Des pétunias jaunes
Embrassent les pieds des
arbres

Des maisons inventées
Habillent le paysage

Une femme regarde
Par la fenêtre
D'une voiture
La beauté éphémère

Anesthésie affective

Esthétique du temps

Viens
N'aie pas peur

Si les musiciens jouent
Les pieds accrochés
À la falaise
La tête en bas
Le sourire
Pour seules notes
Alors tu pourras
Écrire
À l'envers et à l'endroit

Viens de l'autre côté
De ta vie

Rides du temps

Paupières
Muettes
Cils silencieux

Ranimer ton
Regard
Avec la patience
Du Cèdre

Nous dormons
Encore
Dans une enluminure
De prières

Recueil

Saint-Exupéry, une vie en grand format

DU VENT, DU SABLE ET DES ÉTOILES, ŒUVRES d'Antoine de Saint-Exupéry, *Gallimard, « Quarto », 2018, 1680 p.*

D.R.

À l'heure où certaines Cassandre voudraient convaincre, en particulier les jeunes générations, que l'objet livre est menacé par les soi-disant « nouvelles technologies », qu'il pourrait disparaître un jour et se voir relégué dans la poussière des musées, quelle plus belle réponse apporter que l'innovation technique, l'inventivité, la métamorphose ? À preuve : on peut lire désormais toute l'œuvre d'un écrivain, Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944), en un seul fort volume (1680 pages), augmenté de surcroît d'un grand nombre d'inédits et illustré de plus de 600 documents, largement en couleurs.

Procurée par Alban Cerisier, chartiste, secrétaire général des éditions Gallimard et l'un des spécialistes de Saint-Exupéry, cette édition rassemble donc toute son œuvre publiée de son vivant, depuis *Courrier Sud* jusqu'au *Petit Prince*, ainsi que *Citadelle*, son roman « testamentaire », laissé inachevé à sa mort, mis en forme ensuite par son amie proche Nelly de Voguë, mais dont la version publiée en 1948 ne correspond certainement pas à ce qu'en aurait fait l'écrivain, lequel avait l'habitude de porter ses livres en lui durant des années (c'est le cas par exemple du *Petit Prince*, contrairement à la légende d'un conte de Noël inventé pour les petits Américains durant la guerre) et d'en rédiger plusieurs versions, ainsi qu'en témoignent sa correspondance et ses différents manuscrits retrouvés. Le tout généreusement montré dans ce volume, qui tient à la fois de l'intégrale, de l'enquête littéraire et de l'album. Au passage, Cerisier, après quelques autres, rectifie certaines idées fausses qui ont eu la vie dure, comme celle de l'animosité de Saint-Exupéry à l'égard du général de Gaulle, réciproque. Nous possédons ainsi le témoignage précieux d'André Gide qui, début 1944, soit peu de jours avant le départ de l'écrivain-aviateur pour la Corse vers son ultime mission (il est mort le 31 juillet 1944), assistait, à ses côtés, à une séance de l'assemblée consultative à Alger où parlait De Gaulle. À la sortie, Saint-Exupéry confie à Gide : « *Il est évidemment plus fort, plus sage et plus grand que je ne m'attendais à le voir.* » De là à imaginer, s'il avait vécu, une réconciliation, un ralliement au chef de la France libre, il n'y a qu'un pas.

> « Il avait l'habitude de porter ses livres en lui durant des années. »

Ce n'est là qu'un exemple des zones d'ombre de Saint-Exupéry, vie et œuvre mêlées, qui demeurent, en dépit de sa célébrité universelle. Parmi les plus grands écrivains du siècle dernier, c'est un cas unique. Les spécialistes sont certains qu'une fois que toutes ses archives seront accessibles, que toutes les sources auront parlé, les chercheurs et, partant, ses innombrables et fervents lecteurs, vivront encore des découvertes majeures, susceptibles, comme ce fut déjà le cas par le passé, de modifier notre perception de tel ou tel aspect de son existence ou de ses livres. Peut-être un jour, en dépit de ses 1680 pages, le volume qui vient de paraître sera-t-il insuffisant. Pour l'instant, il est quasiment exhaustif, passionnant, et peut se lire comme un roman, à jamais inachevé.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Fady Noun, veilleur insoumis

PERMIS DE SÉJOUR de Fady Noun, *Oser Dire éditions, 2019, 93 p.*

D.R.

Fady Noun n'a nul besoin de « *permis de séjour* ». Des premiers recueils de naguère dont les accents étaient surréalistes, tels ceux de Schéhadé dans *Rodogune Sine* et *L'Écolier sultan*, il garde les clins d'œil polissons de l'inventivité, de la force créatrice. Cependant, aujourd'hui, ce « *veilleur insoumis* », a à cœur d'élever le lecteur au rang ultime de « *grandeur vraie du poète* » ; autrement dit, le poème ne trouve sa vérité que dans la bouche de celui et celle qui l'articule et le déclame. Cette quête, Noun l'assimile à « *l'immense respiration de Dieu dans les êtres et les choses* ».

Fady Noun, sa voix est reconnaissable entre toutes, non seulement par la voie qui le conduit à la « *grande Bible des jours* » mais également par un timbre qui lui est si particulier, constitué d'un savant et paradoxal dosage d'enjouement et de gravité, d'un sens de la dérision et de l'humour qui viennent comme des roues de secours tendre la main au sens de la vie : « *Chef de service adjoint et balayeur de pages au service local de l'OLJ/ J'erre la nuit dans des salles vides à la recherche d'un crouton de pain…* » Voici la suite de ce même poème : « *Enfants de Balfour et de Chatila,/ Je porte en mon âme,/ La blessure ouverte de votre déportation hors de l'histoire.* »

Ce poème fait écho à sa participation à un ouvrage collectif préfacé par Adonis et intitulé *Requiem pour Gaza* aux côtés de Bernard Noël, Serge Pey, Michel Cassir, Julien Blaine, Olivia Elias et trente trois autres poètes. La poésie de Fady Noun n'a pas froid aux yeux et ne craint pas de s'engager.

Et le voici qui crie son refus de « *regarder passivement Beyrouth changer de nom* ». Empruntant à Cendrars son voyage en transsibérien, « *à fond de train vers la fin de l'histoire* », « *Beyrouth, où es-tu ?* » crie le poète qui dénonce le « *déclin de l'Occident* ». Oui. « *Nous sommes loin de la vérité. Nous sommes loin dans le mensonge.* »

Fady Noun veille. Son cœur bourdonne de « *tant de souvenirs qu'il ne peut enterrer* » ! Il se tient aux portes de la nuit. Il tient « *le poème éclairé en tout temps* ». Comme sur une colline pour que s'orientent les voyageurs de la nuit. Le voici sur la « *Tour de garde* ». « *À la fenêtre de Tell el-Zaatar* ». Serrant dans les bras « *un enfant noir d'Angola* ». Empêchant « *les régents de ce monde de le détruire par mille et une guerres absurdes* ». Son poème sans fin est veilleur de nuit.

Nuit étoilée de Van Gogh. « *Danse cosmique de l'univers* ». « *Vol de nuit* ».

ANTOINE BOULAD

Roman

L'enfant d'un bidonville français

Quand Mehdi Charef raconte avec une simplicité désarmante son arrivée dans l'Hexagone au début des années 60…

RUE DES PÂQUERETTES de Mehdi Charef, *Hors d'atteinte, 2019, 250 p.*

Lorsqu'il obtient, en 1986, le César de la meilleure première œuvre pour son film *Le Thé au harem d'Archimède*, Mehdi Charef monte sur scène chercher sa statuette comme tout lauréat. Visiblement troublé par tant d'honneurs, il cherche la formule juste. Mais l'entreprise s'avère plus difficile que prévu. Alors, l'homme d'images raconte celles qui défilent à ce moment-là dans sa tête : « *Je vois un bateau, la gare d'Austerlitz, un bidonville.* » Pour de nombreux spectateurs ce soir-là, les propos sont quelque peu énigmatiques.

Trente-trois ans plus tard, tout s'explique grâce à un livre dans lequel Mehdi Charef se raconte. Il évoque celui qu'il était lorsque, en 1962, avec sa mère, ses frères et sœurs, il part rejoindre un père terrassier à Nanterre, en région parisienne. Pas facile quand on arrive de Maghnia, petite commune algérienne située à quelques encablures de Tlemcen, qui plus est en cette année où se joue la fin de la guerre entre la France et sa colonie rebelle. Pas facile non plus quand on n'a derrière soi qu'une année d'école de l'autre côté de la Méditerranée.

Mais le petit s'accroche. D'abord, quand il découvre que sa nouvelle maison est située dans un véritable bidonville : « *La fumée de cheminées a été la première chose à nous atteindre, elle est dégueulée dense, noire, par des tuyaux piqués sur des toits penchés.* » Il s'accroche ensuite à l'école des Pâquerettes, établissement de rattrapage pour élèves en difficulté, où le directeur nourrit quelques ambitions, fussent-elles minimes, pour ses élèves : « *Avec le certificat d'études et le brevet ensuite, vous échapperez aux chantiers. Vous serez mieux en usine.* »

Bidonville de Nanterre en 1962.
© Reporters associés/ Gamma-Rapho - Getty

À la différence de ses copains, Mehdi lit. Du moins quand il parvient à mettre la main sur « *tout ce qui peut contenir des mots : les manuels scolaires, les illustrés, les magazines* » ramassés à la décharge. Son énergie communicative, il la titre de petits bonheurs quotidiens : une promenade en famille à la gare d'Austerlitz pour se faire tirer le portrait au photomaton, ou quelques discussions avec Halima, prostituée et compagne d'infortune. Autant de dérivatifs à sa condition sociale : « *Ce qui me gêne, ce n'est pas la charité que je demande, c'est la pitié que je reçois.* »

Pour atténuer les effets d'une colère légitime liée à la pauvreté matérielle de sa famille et afin de le maintenir à flot, Monsieur Raffin, un des professeurs de Mehdi, offre au jeune homme un cahier à spirale afin qu'il y note tout ce qui le révolte. C'est dire que, dans cet environnement où les itinéraires individuels sembleraient déjà tracés, il y a des gens qui croient en lui et en son inextinguible soif d'apprendre : « *Ce qui m'agace, c'est de buter au milieu de la phrase sur un mot ou un verbe dont je ne connais pas le sens, et ne pas posséder de dictionnaire.* »

Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour acquérir la grammaire de son nouvel environnement. Le petit Mehdi observe mais surtout absorbe tout. Il comprend vite que, au-delà de l'aspect sordide de là où il survit et où l'on parque les humains comme du bétail, le bidonville est aussi et surtout un lieu de retrouvailles entre gens souvent issus du même bled : « *J'entends les premiers bêlements des moutons. Je redoute par-dessus tout d'assister et de participer à l'égorgement. Je vais passer la matinée au milieu de ce peuple en exil, qui à travers ce rituel retrouve son enfance.* »

Rue des Pâquerettes, récit émouvant par sa douceur, publié par une toute nouvelle maison d'édition aux ambitions prometteuses, peut être lu comme un roman d'apprentissage en miroir : celui d'un enfant venu d'Algérie qui n'avait rien demandé à personne sinon de pouvoir revoir un père dont le souvenir finissait par s'estomper ; celui d'une France des années soixante, celle de la décolonisation dont ce pays a encore tant de mal à regarder en face les multiples implications.

WILLIAM IRIGOYEN

Martin Heidegger : des chemins pour la vérité de l'être

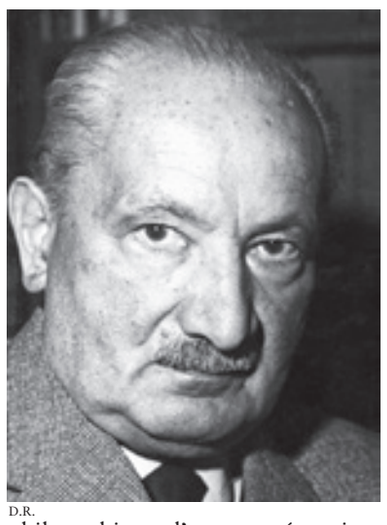
RÉFLEXIONS. CAHIERS NOIRS (2 volumes) de Martin Heidegger : **II-VI (1931-1938)**, traduit de l'allemand par François Fédier, *544 p.*, **VII-XI (1938-1939)**, traduit de l'allemand par Pascal David, *464 p., Gallimard, 2018.*

Heidegger avait stipulé dans ses « *dernières volontés* » que ses *Cahiers* ne paraîtraient qu'une fois son œuvre intégrale publiée. Bien que cette édition, entreprise en 1975 en Allemagne, soit encore en cours, les exécuteurs testamentaires ont jugé que rien ne s'opposait à leur impression avant le terme convenu. Ils occupent désormais, édités par Peter Trawny chez Klostermann (2014-2018), les volumes 94-98 de la *Gesamtausgabe*. Deux volumes viennent de paraître en français couvrant les années 1931-1939, donc allant d'avant l'instauration du nazisme (janvier 1933) à la veille de la guerre mondiale.

Les *Cahiers noirs* doivent leur nom à la couleur de leur reliure. Le premier volume (1931) est perdu et ils sont au nombre de 34 dont 14 portent l'intitulé *Réflexions*. Heidegger (1889-1976) les a rédigés jusque ses dernières années. C'était pour lui un moyen de conserver des notations, parfois recopiées, en vue de son œuvre. Alors que celle-ci est pensée comme lieu de vérité, ces cahiers de travail esquissent des chemins. Ne voulait-il pas faire figurer en tête de l'édition intégrale : « *Des chemins, non des œuvres* » ?

Quelques événements historiques sont évoqués ou commentés (un combat de boxe en Amérique en juin 1938, le pacte germano-soviétique, la possibilité de la guerre mondiale…) mais ni les faits contemporains, ni les dates autobiographiques (le *Discours du Rectorat* de 1933 est dit le « *petit interlude d'une grande erreur* ») n'y tiennent une place importante. Comme y insistent l'éditeur et les deux traducteurs dans leurs présentations, il ne s'agit ni du couronnement de l'œuvre ni d'un « testament philosophique ». Ce sont des passages en vue d'ouvrages et de cours dont Heidegger a pris bien soin d'établir les index. Ils accompagnent les grands traités historiaux rédigés entre 1936 et 1944 « *à titre de compléments tout en leur étant subordonnés* » (Pascal David). Mais si la pensée y est moins systématique ou « *plus rhapsodique* », leur style est dense et riche et on y tombe sur bien des « *fulgurances* ».

La parution des *Cahiers noirs* a été l'occasion d'un renouveau de la cabale anti-heideggérienne en France. On a voulu y trouver la confirmation du nazisme et de l'antisémitisme de l'auteur, le réduire à ces deux sphères, voire nier l'apport


D.R.

philosophique d'une pensée qui ne cesse de se questionner, de s'ouvrir à l'être, de se mettre à l'écoute du langage. En ce qui concerne le nazisme, l'inquiétude qui a pointé dès l'exercice du rectorat se transforme en opposition déclarée et argumentée tout au long de ces *Recherches*. Le régime, la « doctrine », la « politique culturelle » nazis sont vivement critiqués et regardés d'une hauteur méprisante. Le *national socialisme* qui prétend dénigrer le nihilisme apparaît lui même comme régime totalitaire nihiliste. Comme le capitalisme et le marxisme, le fascisme manifeste « *la domination universelle de la volonté de puissance au sein de l'histoire prise en vue planétairement* ». La pensée de Heidegger cherche l'*immondation* d'un tel monde, sa réapparition sous un autre visage.

Sur l'antisémitisme, une affirmation du *Dictionnaire Martin Heidegger* (2013) dont nous avons dit ici même tout le bien, est démentie. Le penseur n'a pas été sans commettre des propos antijuifs. Ces passages sont rares mais sans équivoque et pour la plupart indéfendables ; ils ne se fondent pas évidemment sur la « race », mais charrient des stéréotypes qu'ils intègrent à la vision globale : le judaïsme est « *peut-être bien la plus vaste absence d'ancrage, celle qui n'est liée à rien et tire profit de tout* ». Il ajoute : « *Ce qui est sans ancrage s'exclut lui-même parce qu'il n'ose pas l'estre mais ne compte qu'avec l'étant* ». L'éviction a donc essentiellement une portée philosophique.

Rédigés quelques années après *Être et Temps* (1927), œuvre qui n'aurait pas encore trouvé ses puissants contradicteurs selon Heidegger, les *Cahiers* cherchent à remonter de *l'être de l'étant*, objet d'enquête de cet opus, à la « *vérité de l'estre* » telle que de lui-même il se dispense en son *avenance* et se projette, intercepté en ses « *coups d'envoi* ». C'est d'une *histoire destinale de l'estre* qu'il s'agit. Non une histoire faite de causalité et de succession telle que l'historien commun en est le « notaire », l'accumulant sans la penser, mais une histoire *historiale* et créative riche de possibilités et d'une destination.

Pour cette *histoire*, Hölderlin et Nietzsche sont nommés ensemble, l'un sans omettre l'autre, tout en étant différents et incommensurables. Des points les rapprochent : un rapport essentiel aux Grecs ; la reconnaissance de façon différente du dionysiaque et de l'apollinien ; la critique accomplie des Allemands. Hölderlin est le « poète du poète », de l'histoire à venir de *l'estre*. Nietzsche a fait de la méditation consacrée à l'histoire de l'idéal la voie à un ultime achèvement de la métaphysique ; le retournement qu'il opère est l'avant-dernier pas accompli pour passer de la question de « *l'étant à l'estrée de l'estre* » ; la « *nécessité prend tournure de décision* » et on passe de la fin de la métaphysique à un premier commencement où les pensées viennent à nous pour ainsi dire destinées.

La lecture de Heidegger est endurante. Elle n'en assigne pas moins à la pensée la tâche de sortir du formatage planétaire qui nous oppresse.

Farès SASSINE

Questionnaire de Proust à Zeina Saleh Kayali

D.R.

Chargée de mission à la Délégation permanente du Liban auprès de l'Unesco et vice-présidente du Centre du patrimoine musical libanais, Zeina Saleh Kayali s'attache depuis plus de dix ans à faire connaître les compositeurs libanais de musique savante et leurs œuvres. Conférencière, organisatrice de concerts et chroniqueuse musicale pour l'*Agenda culturel* et *L'Orient-Le jour*, elle est l'auteure de plusieurs ouvrages parus dans la collection « Figures musicales du Liban » aux éditions Geuthner.

Quel est le principal trait de votre caractère ?
La résistance.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ?
La sincérité.

Votre principal défaut ?
La rancune.

Votre occupation préférée ?
Écouter de la musique avec l'être aimé.

Votre rêve de bonheur ?
Passer plus de temps au Liban.

Ce que vous voudriez être ?
Ou plutôt ne pas être ! C'est la question !

Le pays où vous désireriez vivre ?
Celui où l'on n'arrive jamais.

Votre couleur préférée ?
Le rouge (sans le noir).

La fleur que vous aimez ?
Celle que « *tu m'avais jetée* ».

L'oiseau que vous préférez ?
L'oiseau rare bien sûr.

Vos auteurs favoris en prose ?
Joyce Carol Oates, Nancy Huston, David Lodge, Jonathan Coe et Yoko Ogawa. Des auteurs libanais aussi mais je ne peux pas les citer tous !

Vos poètes préférés ?
Jules Supervielle et Rainer Maria Rilke.

Vos héros dans la fiction ?
Fantômette et Robin des Bois.

Vos compositeurs préférés ?
Bach que « *Dieu peut remercier* » (Cioran).

Vos peintres favoris ?
Les impressionnistes en général et Renoir en particulier.

Vos héros dans la vie réelle ?
Ce sont plutôt des héroïnes : Marie Curie, Camille Claudel.

Vos prénoms favoris ?
Ceux des gens que j'aime.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?
La mauvaise foi.

Les caractères historiques que vous détestez le plus ?
Les despotes non éclairés.

Le fait militaire que vous admirez le plus ?
Je préfère « orchestre militaire » à « fait militaire ».

La réforme que vous estimez le plus ?
Toutes celles qui sont faites en faveur des femmes.

L'état présent de votre esprit ?
Le bonheur, c'est l'absence de malheur.

Comment aimeriez-vous mourir ?
Réconciliée avec moi-même.

Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence ?
Celles qui sont commises par amour.

Votre devise ?
À grands discours petites actions.

Napoléon, croyant à géométrie variable

NAPOLÉON ET LE SACRÉ de Marie Courtemanche, *les éditions du Cerf, 2019, 377 p.*

D.R.

« *Encore un livre sur Napoléon !* » pourrait-on se dire avec lassitude… On aurait tort. Pour sa première publication, l'historienne Marie Courtemanche n'a pas hésité à traiter du sujet difficile, complexe, passionnant des rapports entretenus par Napoléon avec le sacré. On a dit tout et son contraire à ce sujet. Pour les uns, il est croyant, fondamentalement catholique, voire un saint. Pour d'autres, il est l'incarnation de l'antéchrist, l'archange de la mort. C'est que Napoléon n'a cessé au cours de sa vie d'adresser à la postérité des signaux contradictoires.

L'ouvrage bien documenté tente d'y voir plus clair en abordant, peut-être parfois de manière trop scolaire, tant la politique religieuse menée par l'Empereur que ses convictions intimes qu'il dévoila surtout à la fin de sa vie à Sainte-Hélène, quand cet homme d'action n'eut plus que la pensée pour dérivatif.

Une chose est sûre : le sacré a tenu dès le début de sa vie une place importante. La famille Bonaparte compte de nombreux prêtres depuis la Renaissance, dont son oncle Fesch qui deviendra cardinal. Laetitia, sa mère, est profondément pieuse. Le petit Napoléon ira ainsi tous les dimanches à la messe. Il en retirera le goût de la pompe et du faste. À l'école de Brienne, il continue de baigner dans la religion. Plus tard, il se rappellera avec nostalgie des cloches qui l'appelaient à la prière. Il dira aussi : « *La religion, c'est revoir la patrie.* »

Mais voilà, jeune homme renfermé, solitaire, il est aussi grand lecteur et découvre les Lumières avec Rousseau et Voltaire. Alors tout change. Il embrasse la Révolution et même éprouve pour Robespierre une certaine sympathie (il sera d'ailleurs arrêté après le 9 Thermidor puis relâché). Cette affinité n'est pas un hasard : Robespierre, ennemi du catholicisme, est également convaincu de la nécessité d'un culte qui puisse imposer une morale supérieure à l'individu afin d'éviter l'anarchie. Cela aboutira à la fête de l'Être suprême qui ne convaincra personne, et pour cause, beaucoup de Français sont encore attachés au catholicisme.

Quand il prend le pouvoir en 1799, le jeune consul trouve une France déchirée entre les idéaux de la révolution et la tradition religieuse. Il comprend très vite qu'il ne peut gouverner sans unir les Français. En 1801, il signe avec Rome, au grand dam des révolutionnaires, le Concordat dans lequel le catholicisme est reconnu comme « *la religion de la majorité des Français* ». La formulation n'est pas, quoi qu'on ait dit, un retour au passé. Le catholicisme n'est plus en effet la religion officielle. D'autres cultes existent que l'État se doit de protéger. Il fonctionnarise les prêtres, mais aussi les pasteurs. Il promeut également des lois pour organiser le judaïsme.

Ce qui frappe chez Napoléon, c'est sa tolérance en matière religieuse. Il n'a aucun préjugé. En Égypte, il s'est lié avec les ulémas, et s'est même targué un moment de vouloir devenir musulman. Attitude certes avant tout politique, mais l'intérêt intellectuel du jeune général était sincère. Il admirait Mahomet qu'il tenait pour un grand réformateur.

© Jacques-Louis David

Politique… Le mot explique l'attitude de Napoléon vis-à-vis de Rome. Lui-même se dit catholique. Pie VII vient l'oindre lors du couronnement du 2 décembre 1804, ce qui ne l'empêche pas de compter parmi ses proches des révolutionnaires « *pur jus* » comme Fouché. Quand il estimera que Rome lui met des bâtons dans les roues, il fera interner le pape en France et sera excommunié. Philippe le Bel, bien avant lui, avait agi aussi violemment avec Boniface VIII.

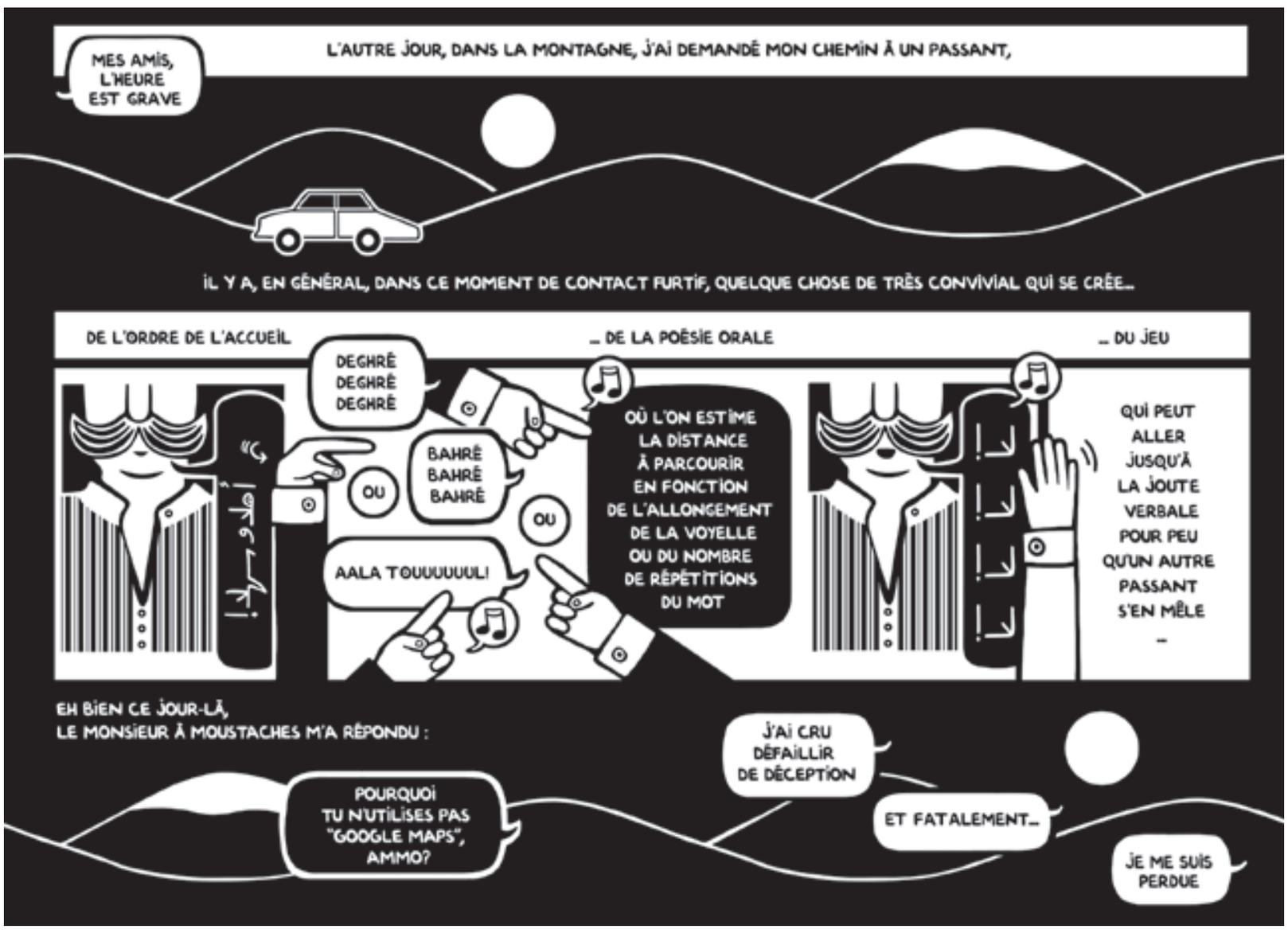
Il respecte le catholicisme pour autant qu'il ne soit pas inféodé au Vatican. On a voulu y voir un anticléricalisme radical. Marie Courtemanche a raison de rappeler que ce gallicanisme appartient à une vieille tradition française héritée de la royauté. Dans l'espace privé, chacun est libre de croire ce qu'il veut. Dans la sphère publique, le citoyen, prêtre ou non, doit servir l'État. En cela, il ne fait qu'appliquer ce que Jésus avait dit lui-même : rendre à César ce qui était à César.

Napoléon était-il croyant ou non ? À Sainte-Hélène, il affiche sa profonde admiration pour Jésus. Il reconnaît le caractère « *admirable* » du christianisme. Ailleurs, il dit encore que l'Évangile « *n'est pas un livre, c'est un être vivant avec une action, une puissance qui envahit tout ce qui s'oppose à son extension* ». À Sainte-Hélène, il parle souvent de la mort. Il ne la craint pas, mais il est curieux. Tantôt il affirme l'existence de Dieu, tantôt il la nie, constatant que l'homme est peu de chose dans l'univers. Mais quand vient la maladie, il demande à mourir chrétiennement. Il dit : « *Je suis né dans la religion catholique, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les secours qu'elle administre.* » Marie Courtemanche y voit une manœuvre politique destinée à lui rallier les Français et lui donner une espèce d'aura de martyr. Simple affirmation : que sait-on d'un homme qui va mourir ?

L'auteur le qualifie de « *déiste de conviction matérialiste* ». Peut-être. Mais l'on peut songer aussi à cette phrase admirable de Pascal : « *Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé.* » Et force est de reconnaître que Napoléon a cherché Dieu toute sa vie. À sa manière.

Hervé BEL

Zeina Abirached



MOYEN-ORIENT : IDÉES REÇUES SUR UNE RÉGION FRACTURÉE de Pierre Blanc et Jean-Paul Chagnollaud, *éditions du Cavalier Bleu, 2019, 215 p.*

Du Moyen-Orient et des idées reçues

Dans un contexte de foisonnement de représentations du Moyen-Orient en France (et en Occident en général), Pierre Blanc et Jean-Paul Chagnollaud proposent dans leur ouvrage *Moyen-Orient : idées reçues sur une région fracturée* des analyses offrant des points de repère nuancés, afin de mieux appréhender cette région du monde.

Leur travail aborde des questions selon trois axes. Dans le premier, « Histoires, sociétés et ressources », ils répondent à des assertions sur les droits des femmes dans la région, l'Empire ottoman, les accords de Sykes-Picot, le rôle politique et économique du pétrole, et les enjeux reliés à l'eau. Dans le second, « Politique », ils critiquent les thèses condamnant la démocratie à l'échec dans les sociétés du Moyen-Orient, ou considérant le Liban comme parfait modèle de coexistence, ou encore affirmant que l'islamisme politique violent est le vrai visage de l'islam, menaçant par conséquent les chrétiens d'Orient. Enfin, dans le troisième, « Géopolitique », les auteurs reviennent sur le conflit israélo-palestinien, ses fondements et caractéristiques et ce qui reste aujourd'hui d'une possible solution à deux États. Ils reviennent aussi sur les luttes impliquant sunnites et chiites et sur les perceptions erronées de leurs « discordes » sur le terrorisme, le « jeu de l'Occident » et ses responsabilités, et puis sur les arguments qui évoquent la nécessité de reconfigurer les frontières au sein de la région.

Blanc et Chagnollaud montrent que parmi les idées qu'ils revisitent dans leur ouvrage, la plupart appellent plus à des équilibrages qu'à des déconstructions totales. Ainsi, admettre par exemple que l'Empire ottoman a permis une coexistence entre ethnies et communautés est légitime. Néanmoins, il conviendrait de compléter en expliquant comment il s'est effondré dans un déchainement de violence à la veille de la Première Guerre mondiale et des accords entre Britanniques et Français (tel Sykes-Picot). Ceci serait le balancement permettant de montrer les nuances face à des jugements simplistes ou tranchés. La même approche s'applique au Liban dont le système politique déficient a régulièrement fragilisé les dynamiques sociales, facilité les ingérences externes et affecté le modèle du « vivre-ensemble » souvent trop

D.R.

loué par les commentateurs.

S'agissant des questions sociétales, touchant aux droits des femmes, à l'islam, ou aux clivages sunnites-chiites présentés par des médias (et certains de leurs experts) comme définitifs, les deux auteurs les abordent en rappelant les contextes historiques et leurs développements.

Ils rejettent le culturalisme ou le déterminisme culturel qui fige les sociétés et ignore les bouleversements politiques et économiques, et qui pense les identités primordiales comme essences capables en soi d'expliquer à tout moment les affrontements, les lignes de divisions et d'alliances.

Quant au conflit israélo-palestinien, Blanc et Chagnollaud énumèrent plusieurs de ses dimensions, arguant que seule la solution à deux États reste possible (si Israël met fin à l'occupation et à la colonisation), celle à un État binational et démocratique étant rejetée par la totalité des acteurs israéliens.

À travers les trois axes et leurs chapitres, cet ouvrage atteste de la multiplicité des facteurs politiques, sociaux et économiques qui impactent le Moyen-Orient et rappelle les processus historiques saccadés ainsi que leurs implications actuelles. Cet ensemble ne peut en aucun cas être ignoré, occulté ou même minoré lorsque le sujet est adressé. Les idées simples et les raccourcis peuvent être dangereux, et la formule d'Albert Camus « *mal nommer les choses c'est ajouter du malheur au monde* » que les auteurs citent, prend encore plus d'acuité dans cette région, qui semble à la fois si lointaine et si proche de la France et du reste de l'Occident.

ZIAD MAJED

AU « NON » DE DIEU d'Armand Pharès, *éditions Jana Tamer, 2018.*

La libre communauté des hommes

« Les révélations du Dieu unique et tout-puissant, récupérées par les tenants du pouvoir, ont été accompagnées d'une sorte de contre-pouvoir des prophètes rappelant à leurs adeptes que leur Dieu ne pouvait être "mis en boîte". »

Sous le titre intriguant et quelque peu provocateur de l'ouvrage d'Armand Pharès, *Au « non » de Dieu*, se cache une intention profonde qui ne vise pas moins qu'à une reconsidération du rapport de la transcendance à l'humain et ceci à divers degrés car si la transcendance est telle, elle qui est sans forme, il est clair qu'elle détermine l'ensemble des formes existentielles, affectives, sociales et culturelles. Ce qui dit assez que le *Non* inaugural, s'il prend ses distances avec la formule traditionnelle, « *Au nom de Dieu* », ne verse pas pour autant dans quelque nihilisme que ce soit, négateur des hommes (le non que Dieu leur adresserait) ou de Dieu même (le non qu'on opposerait soit à son existence, soit à ses commandements). S'il a fallu déplacer les lignes, à la faveur d'un calembour, c'est au dessein non pas d'annuler l'être, mais d'inverser les priorités.

Le premier chapitre, matrice de toute l'œuvre, porte en effet sur l'être et le non-être. Termes susceptibles de recevoir plusieurs significations, mais que l'auteur s'empresse de définir, quitte, par la suite, à en élargir le domaine d'acceptions : par l'être est signifié ce qui est saisi par les sens et la raison, même si de façon incomplète. Disons que l'être délimite le champ du circonscriptible même si tout n'y est pas parfaitement élucidé. Le non-être, quant à lui, se présente d'abord comme l'infinité des états dans lesquels nous ne sommes pas et ne serons jamais, ce qui recouvre le passé dont nous ne fûmes pas contemporains, notre propre passé aussi, d'une certaine manière, et, dans l'immensité de l'avenir ce qui n'aura pas lieu pour nous en tous cas. Nous sommes pour ainsi dire environnés de non-être et la notion doit se comprendre comme exprimant la relativité et la relation (chacun est soi-même et non-être pour un autre), dont Dieu évidemment car nous ne sommes et ne serons jamais Dieu, mais aussi Dieu n'est pas de ces choses qui sont saisissables, et de ce fait, il ne relève pas de l'être. Sur ce plan-là, Armand Pharès adopte résolument la théologie négative. Le remarquable est que ce choix qui paraît exagérément s'élever jusqu'à l'extrême abstraction a une incidence politique immédiate. Le Dieu qui relève de l'être doit forcément apparaître comme une chose parmi les choses et devoir, pour cela, entrer en rapport de friction avec les choses. Suit de là la nécessité pour lui de détenir la toute-puissance que ses fidèles s'empressent d'inféoder à leurs ambitions. Théologie politique qui est tenue en échec par une autre : « *Les révélations du Dieu unique et tout-puissant, souvent récupérées par les tenants du pouvoir à des fins opportunistes, ont été régulièrement accompagnées d'un autre regard, une sorte de contre-pouvoir des prophètes rappelant à leurs adeptes que leur Dieu ne pouvait être "mis en boîte". Ces prophètes ne servaient pas à légitimer le pouvoir politique, bien au contraire, très souvent ils le critiquaient et même s'y opposaient. Ce sont tous les mouvements religieux mettant en avant la non-accessibilité de Dieu, le mysticisme… la communication avec une réalité transcendante non discernable par le sens commun.* » Et de citer le poème de saint Grégoire de Nazianze *Ô toi l'au-delà de tout*. Ce passage explique comment le Dieu sans-forme détermine la forme politique autrement que ne le fait le Dieu possédant forme. Messianisme de la libre communauté fondée sur la reconnaissance réciproque et l'amour et guère de l'impériale loi devant s'imposer à chacun et à tous. Or c'est grâce au *non* que la chose est possible. C'est le même non de Dieu qui assure à l'humanité sa respiration théologico-humaine (par quoi l'humanité et la divinité ne se confondent pas) qui permet aux humains, par le moyen de la conscience d'altérité, de prendre la mesure de leurs libres relations intersubjectives. Il n'y a en effet d'amour et d'être pour autrui qu'au travers de l'autonomie (je ne suis pas autrui) et la certitude que nul ne sera autrui (chacun étant pour l'autre un non-être).

D.R.

Considérons le passage suivant : « *Pour nous humains, cette "relation-communion" se déploierait dans l'expérimentation et l'acceptation du "Non" ontologique et apophatique du Tout, fondateur et créateur de notre déploiement dans l'Être. Ce "Non" s'adresse à l'être de toute éternité et à nous, humains, de tous les instants, de façon mystérieuse et assourdissante. Il nous rappelle personnellement à travers la multitude, certes finie mais impressionnante et éprouvante, des "non-êtres-de-nous-mêmes" que sont les "Autres" et l'univers tout entier, et à construire laborieusement, par notre interaction avec eux, une communauté finie des "non-êtres-de-chaque-être" reflet d'une communauté infinie et intemporelle des Êtres au sein de Non-Être.* » Ce qui revient à dire que n'était le Non primordial, hommes et nature eussent été confondus en une seule masse d'opacité. L'être privé de non-être fait obstacle à la diversité. Bienvenu est le vide séparateur qui fonde l'altérité et qui fait que les choses sont véritablement, et pour ce qui regarde spécifiquement l'homme, exister, c'est co-exister, l'avec impliquant une relation existentielle moyennant l'interstice qui met du jeu entre individus. Le non fonde ce que Platon appelle *l'autre* (*to heteron*), chaque chose devenant l'autre d'une autre en une communauté que Pharès qualifie d'infinie et d'intemporelle. Mais il est bien clair que cela ne se peut que dans Non-Être, autrement dit en Dieu, le généreux de la vie et le principe de la multiplicité, donation devant être partagée à égalité.

Là aussi la portée politique de la « théologie » de Pharès transparaît. Si la nécessité d'accepter l'idée de non-être doit débuter par le Transcendant, elle doit s'étendre à tout l'humain et même à la nature. Pour en rester à l'humain, disons, avec l'auteur, que « *refuser le Non-Être, c'est se condamner à l'extrémisme, l'exclusion, la haine et la violence* », ce qui passe par le rejet de la différence.

Il a été dit que le Sans-forme, détermine l'ensemble des formes. Aux diverses structures de la socialité (justice, amour, savoir, art, corporéité jugement esthétique, etc.) le brillant essai de Pharès consacre des développements qui, si riches qu'ils soient, n'en reposent pas moins sur l'idée matricielle du non-être en sa double tonalité mystique et sociale. Idée qui seule, d'ailleurs, paraît à l'auteur de nature à assurer à l'humanité d'entrer sereinement dans la voie de ce qu'il désigne hardiment comme « *foi universelle* », laquelle dépasserait toutes les religions avec leurs lois et tous les athéismes. À cette foi il assigne la tâche de reconnaître que la vie est une donation (d'emblée déjà accordée, un oui) dont les humains sont fraternellement dépositaires (par la médiation du non), notion qui doit les aider à « *construire leur vivre ensemble ici et maintenant* ». Foi universelle qui se conçoit à la faveur de l'attribution à Dieu de la condition du non-être, sans laquelle il deviendrait toujours la proie des dogmatiques (quelque nom qu'il prenne) et souvent des violents.

JAD HATEM

Roman

LE PEINTRE ABANDONNÉ de Dominique Fernandez, *Grasset, 2019, 250 p.*

Picasso, tel le Phénix

En marge de ses thèmes d'inspiration habituels, l'académicien français Dominique Fernandez consacre un bref roman à un épisode aussi sombre que méconnu de la vie du maître espagnol.

Jusque-là, c'était lui, le génial, l'immense Pablo Picasso, né à Malaga en 1881, qui séduisait, choisissait les êtres, faisait et défaisait leurs vies, emportant tout le monde, femmes, enfants, amis, dans le tourbillon infini de sa création aussi polymorphe qu'éruptive et incommensurable. C'est lui aussi qui vampirisait, et rompait. Ne s'était-il pas choisi comme totem le Minotaure, certes beau, puissant et viril, mais qui n'est pas la créature la plus sympathique de la mythologie grecque ?

Et puis, en 1953, patatras ! Picasso se voit quitté par Françoise Gilot, sa compagne depuis dix ans et la mère de deux de ses enfants (Claude et Paloma), sèchement, à cause de leur différence d'âge. Elle avait quarante ans de moins que lui et, plutôt que de n'être qu'un des modèles du maître, écrasée par sa toute-puissance, et de jouer auprès de lui en coulisses le rôle de « *maman ou d'infirmière* », lui écrit-elle cruellement, souhaitait mener sa propre vie. Elle se remariera, deviendra à son tour peintre et écrivain. On peine à imaginer quel séisme ce fut pour Picasso, soixante-douze ans à l'époque. Il aurait pu, comme à son habitude, pour compenser, se réfugier dans sa création, produire encore plus et plus vite. Mais non, pas cette fois.

Il traverse une grave dépression, se réfugie chez des amis à Perpignan et passera des semaines sans toucher un pinceau, un crayon, une toile. Et puis, un jour, tout redémarre. L'artiste, tel le phénix renaissant de ses cendres (un autre animal mythologique qu'il a souvent représenté), retrouve la joie de créer, l'ivresse de vivre, qu'il conservera jusqu'à la fin de sa vie, vingt ans plus tard.

La cause de cette résurrection ? Une femme, bien sûr. Jeune et belle, évidemment. Elle s'appelle Jacqueline Roque et elle a 28 ans ! Ils ne se quitteront plus jusqu'à la mort de Picasso, en 1973. Elle sera même, depuis la danseuse russe Olga Khokhlova (épousée en 1918), la seule épouse légitime de Pablo, avec qui il se marie en 1961.

Tout cela vous a des allures de roman-photo, mais est strictement authentique. Y compris l'épisode « dépressif » de 1953, quoique peu connu. Un seul tableau, semble-t-il, sombre et énigmatique, en porte témoignage. Et c'est justement ces quelques semaines en marge dans la vie du Minotaure qui ont intéressé, chez Dominique Fernandez, le romancier. Cette fois, plus d'Italie, de Naples et de Renaissance, plus de Russie même, mais Perpignan dans les années 50, un microcosme tout dévoué au sein duquel un vieux Faune vient panser ses plaies, se faire chouchouter. Et comme, même dans la vraie vie, des miracles sont possibles, il y a là une certaine Jacqueline. Et la formidable mécanique Picasso redémarre.

D.R.

Pour nous plonger au cœur de cette histoire, Dominique Fernandez a choisi de la faire raconter à la première personne, de l'intérieur, par Aimée, l'amie qui, avec Paul, son mari, accueille chez elle ce Picasso qu'elle connaît à peine. Cela donne au récit toute sa vivacité, non sans une pointe de mélancolie qui ajoute à son charme. Les années 50, pour Picasso, sont aussi marquées par de nombreux deuils. Raison de plus pour goûter pleinement à sa propre vie.

JEAN-CLAUDE PERRIER

À lire

Le Clézio en Chine

© U. Montan

Les éditions Gallimard publieront le 2 mai prochain *Quinze causeries en Chine* qui réunit quinze conférences prononcées par JMG Le Clézio. Le lauréat du prix Nobel de littérature y aborde les grandes œuvres littéraires qui ont marqué son parcours d'écrivain et y insiste sur la nécessité de la littérature à l'heure où le texte imprimé est menacé de disparition.

• • • • • • • • • • • •

Jean d'Ormesson de A à Z

D.R.

Jean d'Ormesson fait l'objet d'un *Dictionnaire amoureux* qui vient tout juste de paraître aux éditions Plon. Signé Jean-Marie Rouart, il évoque en 500 pages la vie et l'œuvre de l'écrivain disparu.

• • • • • • • • • • • •

Les animaux de la littérature

Chats, cygnes, cerfs, hydres… Qu'ils soient fictifs ou réels, les animaux sont omniprésents dans les livres. Dans un essai intitulé *Le Homard de Flaubert*, à paraître le 10 avril chez Grasset, Serge Sanchez passe en revue, avec tout son talent de conteur, l'étonnant bestiaire qui peuple les plus belles pages de la littérature.

• • • • • • • • • • • •

Le dernier Philippe Djian

D.R.

À la mort de son mari, Diana héberge le frère du défunt, Marc, qui a proposé de veiller sur elle. Quand Marc trouve trois paquets de cocaïne échoués sur une plage et qu'il décide de les revendre avec la complicité du frère de Diana, un dangereux psychopathe, les ennuis commencent… Intitulé *Les Inéquitables*, le dernier roman de Philippe Djian sort ce mois-ci chez Gallimard.

• • • • • • • • • • • •

À la droite du père

Intitulé *À la droite du père* (éditions Emmanuelle Collas), le roman de Marie Bardet raconte l'histoire de Claire qui souffre d'un héritage compliqué puisque son père était architecte sous le régime de Vichy. Adulte, fascinée par le terroriste Carlos, elle tombe amoureuse de Maksim, un enfant de la guerre du Liban… Divisé en trois parties (Vichy dans les années 40 ; Vichy et Beyrouth dans les années 1970 ; Beyrouth et Rivesaltes dans les années 2000), ce roman fort bien écrit, où réalité et fiction s'interpénètrent, aborde des sujets audacieux et brûlants.

À voir

Dom Juan et les clowns

Le théâtre Monnot accueillera du 10 au 14 avril *Dom Juan et les clowns*, version burlesque et décalée de la fameuse pièce de Molière, dans une mise en scène d'Irina Brook, fille du grand Peter Brook et lauréate de 5 Molière. Une réussite façon commedia dell'arte !

• • • • • • • • • • • •

Monsieur Béchara

La pièce *Monsieur Béchara*, écrite par Alexandre Najjar et mise en scène par Lina Abyad, se jouera sur les planches du théâtre Monnot à partir du 24 avril. Cette pièce satirique en français réunit une dizaine de comédiens, dont Antoine Balabane, Josyane Boulos, Georges Diab et Amélia Zidane. Billets en vente chez Antoine Ticketing.

L'écrivain britannique Jon McGregor a indubitablement une passion pour l'observation et la description du quotidien des hommes et de la nature, et met en place pour cela des dispositifs narratifs singuliers. Comme les précédents, et peut-être davantage encore, son dernier ouvrage est un pari audacieux, une grande prise de risque et finalement une magnifique réussite.

Le chant des jours et des années

RÉSERVOIR 13 de Jon McGregor, traduit de l'anglais par Christine Laferrière, *éditons Christian Bourgois, 2019, 348 p.*

Réservoir 13, traduit en français sous le même titre, raconte treize années de la vie d'un village anglais. Le roman est découpé en treize chapitres, imperceptiblement divisés en douze (et parfois, curieusement, en treize) parties, correspondant elles-mêmes, et implicitement, aux mois de chaque année. De chapitre en chapitre, ce sont les mêmes personnages que l'on retrouve, les habitants de ce village avec leurs menus problèmes et leurs affaires, petits commerces ou élevage. Mais il ne leur arrive jamais rien de particulièrement exceptionnel. Les événements les plus marquants sont les naissances, les divorces, les accidents bénins, les maladies, les décès, les départs et les retours. Ou alors ce sont les disputes, les malentendus, la difficulté de vivre avec un fils autiste, les amours naissantes ou finissantes, ou encore de menus incidents, arrestation du gardien de l'école primaire pour soupçon de pédophilie, ou du beau-frère du maire pour vol et complicité avec des vagabonds.

Loin de décliner des histoires singulières ou remarquables, *Réservoir 13* est donc au contraire un livre sans péripéties, où ce qui arrive est pris dans le flux des jours, emporté par la routine de la vie. Seuls les enfants qui grandissent, et qui forcément voient leurs existences se transformer, les faisant passer du statut d'enfants à celui d'écoliers puis d'étudiants, mettent comme une série de variations réelles dans la répétition inlassable du même. Cela dit, le livre s'ouvre sur la disparition, un jour de l'an, d'une jeune fille, et sur les recherches menées et jamais achevées

pour la retrouver. Cet épisode difficile, dont on pourrait croire qu'il va modifier le diapason de la vie commune, est le seul qui sort de l'ordinaire, et il va marquer de son empreinte les treize années qui suivent. Mais il est lentement absorbé, ingéré par la vie qui se poursuit, par l'irréversible marche des choses, même s'il hante régulièrement les rêves des habitants, et qu'il revient de temps à autres dans les conversations.

À cette répétition des choses dans l'existence des humains, Jon McGregor ajoute la description de la vie de la nature, les saisons, l'éclosion des fleurs, le jaunissement des feuilles, la naissance des oisillons, le recommencement à chaque saison des accouplements et de la mort des blaireaux, des faisans, des roitelets huppés ou des hirondelles dans leurs allers et retours. Et tout cela, la routine des humains et celle de la nature qui les environne, McGregor le raconte à travers le choix et la sélection précise de séquences de vies ou de brèves descriptions de la marche naturelle des choses, séquences mises bout à bout comme arbitrairement mais qui, en réalité finissent par créer une sorte d'addiction presque hypnotique à la lecture, et qui accompagne l'hypnotique retour du même qui est en définitive la définition de nos vies.

Réservoir 13 progresse ainsi en faisant jouer les variations infimes dans les faits, les gestes, et la mécanique des jours, des mois et des années. Mais en même temps que ces variations qui lui donnent ses moirures, il plane aussi tout le long du roman quelque chose de plus sombre et de plus diffus. Nombreux sont en effet les personnages, quelles que soient leur vie familiale, leurs relations amoureuses ou leur place dans le village, qui sont comme touchés par le sceau d'un indéfinissable délaissement, un sentiment de solitude souvent informulé mais indubitablement présent. Et on finit par avoir l'impression qu'aux yeux de Jon McGregor, cela est comme le lot commun et calamiteux de tous les êtres, par-delà leur vie dans la communauté des hommes. Un sentiment que la tranquille et indifférente progression du livre, qui pourrait ne jamais finir, ne fait qu'accroître, sans qu'à aucun moment sa profonde et énigmatique beauté n'en soit pourtant diminuée.

Charif MAJDALANI

La maîtresse d'école et la violoniste

© Catherine Gugelmann

ÇA RACONTE SARAH de Pauline Delabroy-Allard, *éditions du Minuit, 2018, 190 p.*

C'est juste une histoire de *fatal attraction*. La narratrice est pourtant une femme « rangée », mère d'une petite fille, divorcée, elle a un petit ami, elle enseigne au lycée. Ça arrive lors d'un dîner d'amis bien arrosé, la première impression n'est pas la meilleure, comme il se doit : Sarah est violoniste, fume trop, se maquille avec excès, rit fort, un drôle d'oiseau. Mais bientôt quelque chose s'enclenche entre les deux femmes dans les restaurants, les concerts, les pièces de théâtre (« Théâtre de la Tempête » (!), à la Cartoucherie), le printemps parisien avec du bleu partout et des taches de soleil sur les trottoirs et surtout dans les échanges, « *elle parle, elle parle, un vrai moulin à paroles* ». Elle finira rapidement par déclarer son amour, par squatter entièrement la vie de son amie dont on ne connaîtra pas le nom et par occuper toutes les pages, tous les paragraphes numérotés (plus d'une centaine) et ça ne parle que de Sarah dans le roman de Pauline Delabroy-Allard.

Cette fille d'universitaire écrivain qui a fait des études de lettres classiques et connaît le métier de libraire signe là son premier ouvrage qui commence à collectionner les prix et a choisi de le publier aux éditions du Minuit. *Ça raconte Sarah* ressemble bien à ces livres aux couvertures blanches et simples : une écriture palpitante, libre, qui peut aller dans tous les sens. Tout dit le désir, l'impatience de retrouver l'être aimé, nous sommes devant un texte frénétique comme la passion dévorante qui le sous-tend. Toutes les pulsions, tout l'imaginaire, toutes les tensions ravageuses du besoin de l'autre jusqu'au désir de le tuer pour mettre fin à ce qui ressemble plus à une souffrance, sont exprimés à coups de griffes, de répétitions envoutantes. Il y a un départ, une division des tâches : « *Dans cette tempête, elle est capitaine de navire. Je deviens femme de marin.* » Le deuxième mouvement est plus turbulent, on se querelle, on rompt plusieurs fois par jour (« *Je le sens, elle me reproche d'exister, d'avoir croisé son chemin, elle me reproche d'être une femme.* ») et on se réconcilie, la paix n'est jamais là, un amour de *La Recherche* mais criard et stylistiquement haletant, l'envers de Proust.

> « La vie peut s'arrêter, l'amour peut mourir, et ce monde peut continuer, juste à côté. »

Malgré la même facture palpitante, la même présence de la nature et des saisons dans les deux villes consécutives où se déroule ce « drame » puisqu'il en est un : Paris avec ses fleurs et ses couleurs et Trieste avec son bora, le vent impétueux de l'Adriatique qui rend fou, les deux parties du roman ne se rejoignent pas.

La première partie, plus grande, semble brodée sur un canevas musical, manière d'hommage à l'amie violoniste. Les mouvements saccadés alternent avec des leitmotivs, une succession infinie de mots, des onomatopées, de petites plages paisibles cèdent la place à des moments de furie, le déroulement des phrases semble aussi imprévisible que le comportement fougueux de Sarah. La gifle vient à la fin de la chevauchée de la première partie, à la charnière du roman, dans la bouche de Sarah : « *Il faut que je te dise, je suis malade, c'est grave, j'ai un cancer du sein.* »

La deuxième partie souffre quelque part de la comparaison. La narratrice croit vainement pouvoir diluer son chagrin dans un décor italien qui ne lui rappelle pas Sarah, et son récit, qui continue à ne parler que de Sarah, s'étire parfois sans but avec en boucle une musique de fond, *La Jeune Fille et la mort* de Schubert et la figure obsédante de la femme aimée « *avec son corps nu et son crâne cireux* », morte, tuée par dépit ou toujours en vie, indécision d'ailleurs exprimée dès les deux pages de la préface. Le texte se « relève » pourtant à la fin avec une manière de fondu comateux, « *comme un air qui se perd dans la pénombre* ».

Quand la mort brisera les ravages de la passion, il restera pourtant quelque chose en forme d'interrogation : « *La vie peut s'arrêter, l'amour peut mourir, et ce monde peut continuer, juste à côté, dans le même temps, dans le même espace, à étinceler de beauté ?* »

Jabbour DOUAIHY

L'Allemagne au cœur

OLGA de Bernhard Schlink, traduit de l'allemand par Bernard Lortholary, *Gallimard, 2019, 265 p.*

Bernard Schlink est l'un des auteurs allemands contemporains les plus lus et les plus célébrés. Le précède un ensemble d'écrits considérable qui réunit plus de douze œuvres de fiction à succès, d'une facture littéraire alliant adroitement la formulation d'une littérature à la fois classique et moderne, ainsi que plus de cinq essais socio-juridiques à caractère de commentaires et analyses civiques.

Juriste et écrivain, il n'a jamais laissé tomber sa robe de juge et d'avocat et encore moins sa plume de romancier à la narration claire. Bernhard Schlink, auteur du livre *Le Liseur*, que le cinéma a porté aux nues grâce à la caméra de Stephen Daldry et la sublime interprétation de Kate Winslet en analphabète qui se régale et se nourrit de la lecture des livres d'un amant beaucoup plus jeune qu'elle, vient de signer un nouvel opus, dans la même veine d'un attachant portrait de femme.

Aujourd'hui à 74 ans, entre séjours à Berlin et New-York, il publie *Olga* qui renoue avec ces arcanes d'inspiration où les atmosphères de la première et seconde guerre mondiale, surtout celle de l'Allemagne nazie, sont la toile de fond pour un couple tourmenté que tout sépare sauf les intermittences du cœur. Et que la vie dans son tourbillon houleux ne réussira jamais à unir ou réunir totalement. Une impossible quête du bonheur, pourtant à portée de main…

Olga, emblématique figure féminine, battante et appartenant à la classe des pauvres et des démunis,

© Alberto Venzago

mais fière, rebelle, de la trempe des grandes amoureuses, est l'épicentre rayonnante de ce roman.

Pour lui donner la réplique dans ce duo d'amour wagnérien aux nombreux rebondissements, son amant et ami d'enfance Herbert, porté aux voyages et aux conquêtes terrestres les plus glaçantes, représente avec éclat la virilité de fer allemande et l'orgueil teutonique, que rien ne plie ou soumet sauf la morgue de l'idéalisme d'une Allemagne super-conquérante. Jeune héritier d'une fortune de sucrier de betteraves, rêveur coriace et impénitent, Herbert se déplace avec exaltation et fébrilité, de l'Afrique à l'Antarctique, pour la grandeur de l'Allemagne. Et elle, Olga, à son antipode (refuse qu'on la germanise et qu'on l'appelle Helga), brave prolétaire industrieuse et active dans un village de bout du monde, n'en continue pas moins de seconder, en toute générosité de cœur, l'homme de sa vie.

> À toutes ses lettres d'amour, qui l'épuisent autant qu'elles lui donnent la force de vivre, elle n'aura jamais de réponse.

Devant cet amoureux absent, toujours en voyage, elle croise la solitude, la guerre, les colères, la misère des peuples, la furie des gouvernants, l'incurie des hommes de pouvoir, l'incompréhension et l'anarchie de la société. À toutes ses lettres d'amour, qui l'épuisent autant qu'elles lui donnent la force de vivre, elle n'aura jamais de réponse.

Déterminée, lucide, intelligente, Olga affronte tous les visages colonialistes et dominateurs d'une Allemagne engoncée dans ses démons de suprématie. Cette femme exceptionnelle dans son courage et son lumineux discernement, a défié tous les diktats de sa patrie dont son amant a été victime. Et qui ont rejailli sur elle. Elle prend ses distances avec sa terre d'origine et sans jamais se soumettre, garde la chaleur de ses lettres et de son amour.

Un livre poignant qui fait indirectement le procès à l'Allemagne, ses dérives, sa grandeur, sa décadence et donne, dans cet enfer moderne, une superbe image d'une femme qui se sacrifie par amour. Si l'histoire de l'Allemagne vit à travers le regard et le portrait si puissant d'Olga, la jeunesse allemande est incarnée, elle, d'une manière encore plus pathétique, par Herbert, possédé par des utopies nationalistes.

Écrit en toute sobriété, usant de mots simples et précis, gardant la trame en un souffle retenu à travers un regard d'une intense acuité, *Olga* reste un bouleversant moment de lecture.

Edgar DAVIDIAN

Julian Barnes : une histoire d'amour

LA SEULE HISTOIRE de Julian Barnes, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, *Mercure de France, 2018, 272 p.*

La Seule Histoire, dernier roman du Britannique Julian Barnes, est une méditation sur le désastre qu'est l'amour. « *Préféreriez-vous aimer davantage, et souffrir davantage ; ou aimer moins, et moins souffrir ?* », nous demande Paul, le narrateur, dès l'incipit, mais pour aussitôt annuler sa question en faisant remarquer que nous n'avons pas réellement le choix, car personne ne peut contrôler la force de ses sentiments.

Âgé d'un peu plus de soixante-dix ans, Paul se rappelle son premier et seul amour. C'était au début des années soixante, dans une banlieue résidentielle très calme, durant les vacances estivales qu'il était venu passer au domicile familial avant de reprendre ses études de droit à Londres. Il avait dix-neuf ans, détestait le train-train petit bourgeois de ses parents et s'ennuyait beaucoup. Au club de tennis local, il rencontra Susan : quarante-huit ans, mariée et mère de deux filles un peu plus âgées que lui. Paul et cette femme eurent alors une liaison qui ne serait ni passagère, ni passionnelle, et qui n'avait pas été déclenchée par un coup de foudre : c'était tout simplement, découvrons-nous petit à petit et à notre grande surprise, le vrai amour.

Sauf qu'à cet amour, l'on ne croit qu'à demi tout au long de la première des trois parties du roman, dans laquelle Paul raconte les débuts, quelque peu idylliques, de cette liaison vécue d'abord en cachette et qui sera ensuite connue de presque tous – les parents de Paul, le mari de Susan et ses filles, les voisins, etc. – sans que personne, pour autant, n'en parle ouvertement ni qu'aucun véritable scandale n'éclate ; l'on n'y croit qu'à demi car l'on se dit que Paul n'était alors qu'un adolescent naïf et emphatique, atteint donc de sentimentalisme, et que Susan, mère au foyer n'ayant plus de relations sexuelles avec son mari alcoolique, souffrait probablement de bovarysme ; l'on n'y croit qu'à demi car, en outre,

D.R.

même dans les plus grands romans, l'amour demeure généralement romanesque, c'est-à-dire une passion perpétuellement inassouvie, ou dont l'assouvissement nécessite de surmonter certains obstacles, et qui, dans les deux cas de figure, idéalise l'être aimé, en crée une image illusoire et le situe hors de la vie quotidienne, donc en quelque sorte en dehors des vicissitudes du temps.

Or dans *La Seule Histoire*, Barnes – et ceci est un tour de force incontestable – inscrit l'amour dans la durée. Au début de la deuxième partie du livre, Paul et Susan, environ deux ans après leur première rencontre, ont déjà déménagé ensemble à Londres où ils vivront dix années sous le même toit. Bien que ne le voyant presque plus, Susan ne se décide jamais à divorcer d'avec son mari à propos duquel on apprend qu'en plus d'être alcoolique, il battait parfois sa femme, violemment. Paul pense pouvoir rendre Susan heureuse, la guérir par la force de son amour, mais découvre qu'elle est beaucoup plus malheureuse qu'il ne l'imaginait, et qu'elle s'est mise, elle qui jadis détestait l'alcool, à boire quotidiennement, en cachette, souvent dès le matin. Il fera tout pour l'aider, pour la sauver de l'alcoolisme ; pourtant le mal ne fait que progresser, et les moments de sobriété durant lesquels il reconnaît encore la Susan d'antan deviennent de plus en plus rares. Après dix ans de vie commune, Paul, à bout de force, l'abandonne. Beaucoup d'années plus tard, elle meurt après avoir sombré dans la démence, ayant même oublié qu'elle est alcoolique.

> « Préféreriez-vous aimer davantage, et souffrir davantage ; ou aimer moins, et moins souffrir ? »

Et maintenant, à soixante-dix ans (troisième et dernière partie du livre), Paul, célibataire endurci marqué à jamais par cette relation qui l'a rendu inapte à en nouer d'autres qui ne soient pas superficielles, se demande s'il aurait été préférable, ou non, d'avoir connu cet amour si intense. Il ne trouve pas de réponse, mais sait néanmoins qu'il ne regrette pas d'avoir aimé Susan. Et une fois la lecture terminée, on se surprend à croire totalement à cet amour, car il renferme toute la laideur et la tristesse de l'existence, mais également sa beauté éphémère et poignante. C'est un amour qui n'a rien d'idéal ni de pur, un amour altéré par le passage du temps et qui peut détruire ceux qui l'éprouvent. Cet amour est peut-être le seul qui ne soit pas romanesque et qui permette, par intermittence, de lever le voile d'illusion derrière lequel se dérobe le plus souvent l'être aimé.

Tarek ABI SAMRA

Amin Maalouf et son « radeau de la Méduse »

LE NAUFRAGE DES CIVILISATIONS d'Amin Maalouf, *Grasset, 2019, 336 p.*

C'est le Titanic comme métaphore d'un monde moderne à la dérive qu'Amin Maalouf a choisi de mettre en avant dans *Le Naufrage des civilisations*, son troisième essai depuis *Les Identités meurtrières* (1998) et *Le Dérèglement du monde* (2009). Les célèbres vers du *De rerum natura* de Lucrèce face au spectacle du chaos – « *On voit avec plaisir, dans le sein du repos, des mortels malheureux lutter contre les flots* » – viennent immanquablement à l'esprit. Mais aux antipodes du philosophe latin, Amin Maalouf ne cherche aucunement à se réfugier dans une posture épicurienne pour contempler les affres d'une humanité en perdition. Point de plaisir dans le spectacle affligeant qui s'offre à ses yeux, mais, au contraire, une anxiété croissante, de plus en plus essentielle. C'est avec lucidité qu'il fustige en effet aussi bien le repli sur soi et l'individualisme que l'obsession de la sécurité, autant de fléaux qui contribuent à l'érosion de la civilisation.

Depuis *Les Identités meurtrières*, Amin Maalouf s'est en effet positionné comme l'écrivain-timonier privilégié d'une certaine vision humaniste et universaliste du monde. Au début des années 2000, sur les bancs de l'Université Saint-Joseph, nous n'étions pas peu fiers de brandir son magnifique plaidoyer en faveur de l'identité composite comme une profession de foi ou un talisman face au sinistre *Choc des civilisations* de Samuel Huntington, avec ses émanations nauséabondes et fielleuses de culturalisme mortifère. L'essai de Maalouf était un appel global à rejoindre une formidable équipée pour bâtir, au-delà des appartenances résiduelles, « *une civilisation commune à laquelle chacun puisse s'identifier, soudée par les mêmes valeurs universelles, guidée par une foi puissante en l'aventure humaine, et enrichie de toutes nos diversités culturelles* ». L'alternative, prédisait-il déjà, n'était autre… qu'un naufrage « *ensemble dans une commune barbarie* ».

Si, vingt-et-un ans plus tard, le style d'Amin Maalouf paraît plus que jamais diaphane, cristallin, apaisé, la lumière de l'espérance, elle, s'est sensiblement amenuisée. Le naufrage n'est plus un danger apocalyptique potentiel contre lequel il faut se coaliser, mais bel et bien une dynamique en cours de réalisation. Et c'est à travers différentes étapes de son parcours personnel et de l'itinéraire de sa famille que l'écrivain tente de déterminer, dans ce que Leonard Cohen aurait qualifié de *manuel pour vivre avec la défaite*, pourquoi le monde se trouve aujourd'hui en train d'enfoncer la dernière porte du château de Barbe-Bleue, celle de « *la fin de la culture* », pour reprendre la métaphore de George Steiner.

Ce faisant, Amin Maalouf revient d'abord sur la Chute originelle, celle du modèle levantin du vivre-ensemble dans ses deux pays d'origine, l'Égypte et le Liban, qu'il perçoit comme une sombre préfiguration de la malédiction qui va progressivement frapper le monde. La figure ambivalente de Nasser, tour à tour promesse de modernité, fossoyeur des minorités et de l'Égypte plurielle, héraut de l'unité arabe, idole des masses arabes en quête d'idéal et enfin icône déchue, y occupe une place centrale. L'auteur, dont l'analyse n'est pas sans recéler des échos de *Considérations sur le malheur arabe* de Samir Kassir, s'attarde ensuite sur le manque de confiance, la haine de soi et l'incapacité à renouer avec son floruit caractéristiques du monde arabo-musulman pour en expliquer la dislocation, la désintégration actuelle, ainsi que l'appétit pour les extrêmes. Il se pose la question de savoir si l'échec de la gauche universaliste comme possibilité de participation des minorités à l'espace du politique dans ces pays n'a pas précipité la plongée de cet univers dans la barbarie, de même que la défaite-charnière de 1967 a ancré dans les peuples de la région un sentiment d'humiliation et « *le syndrome de l'éternel perdant* », faisant progressivement le lit de l'islamisme. Il est enfin question du Liban, second Eden de l'auteur, qui sombre lui aussi dans la tourmente, rongé par les démons du communautarisme et leur corollaire naturel, les ingérences étrangères et la faillite du pouvoir central.

© Claude Truong-Ngoc

> « Ce qui m'inquiète aujourd'hui davantage, c'est que cet élan rassembleur, tout en étant porté inconsciemment par l'ensemble de nos contemporains, n'est porté consciemment par personne. »

L'auteur se focalise ensuite sur une année-maîtresse, 1979, date de ce qu'il appelle le « *grand retournement* », phénomène par le biais duquel les tenants du conservatisme deviennent les forces révolutionnaires aux dépens des progressistes, désormais cantonnés à la stricte conservation de leurs acquis. Deux exemples principaux servent de modèle à son argumentation : la révolution de Margaret Thatcher sur fond du choc pétrolier, récupérée et maximisée aux États-Unis par Ronald Reagan dans sa lutte contre l'État-Providence, avec ses sous-entendus raciaux et le lot d'inégalités et de fractures sociales qu'elle va générer ; et la révolution islamique en Iran qui porta au pouvoir l'ayatollah Khomeiny, avec sa « *radicalité corrosive* » et ses « *répercussions significatives sur l'ensemble de la planète* ». Amin Maalouf rappelle, dans la foulée de l'instauration de la République islamique, dont il fut lui-même un témoin privilégié puisqu'il se trouvait dans la salle de l'école où Khomeiny en fit la proclamation à Téhéran, un autre incident quasi-mimétique quelques mois plus tard : l'assaut contre la grande mosquée de La Mecque par un commando islamiste en novembre 1979, qui poussera l'Arabie saoudite à se radicaliser et constituera, dans le même temps, la première ébauche du jihadisme international… Ce dernier trouvera immédiatement un nouveau terrain de prédilection pour s'émanciper (sous l'ombrelle de Washington) en Afghanistan, après l'entrée des troupes russes en décembre 1979…

C'est enfin un monde en pleine « *décomposition* » que décrit Amin Maalouf dans la dernière partie de son ouvrage. Les espaces homogénéisés sur le plan culturel promis par le clash des civilisations n'ont produit que plus de morcellement et de violence. Les solidarités humaines se délitent, les particularismes et les tendances séparatistes foisonnent. Dans la foulée de sa critique de la révolution conservatrice opérée par Thatcher et Reagan, l'auteur déconstruit l'idée de la « *main invisible* » d'Adam Smith, qui voudrait que chaque personne agisse selon ses propres intérêts, la somme de ces égoïsmes étant forcément à l'avantage de la société toute entière. Érigée en « *vision du monde* » par le modèle conservateur qui a triomphé de l'Union soviétique, cette théorie n'en demeure pas moins le berceau de l'égoïsme, aussi bien des individus que des « tribus » de toutes sortes, précise-t-il. Détachée de la réalité – parfaitement gnostique à l'instar de la théorie de la fin de l'Histoire chez Hegel, aurait dit Voegelin –, elle étoufferait au berceau aussi bien la mise en place de réseaux de solidarité que la volonté d'agir pour faire face aux grands défis comme par exemple le réchauffement climatique, souligne Amin Maalouf. Mais la révolution conservatrice n'a pas fait qu'ébranler le rôle de l'État ; elle a aussi exacerbé au plus haut point le sentiment identitaire, avec son flot de nuisance.

Le paquebot est donc bien parti pour faire naufrage et ni les États-Unis, qui ont péché par orgueil et démesure après l'effondrement de l'Union soviétique, ni l'Europe, qui aurait pu offrir un supra-modèle de vivre-ensemble, mais qui est à l'heure actuelle un « *édifice fragile, inachevé, hybride* » et « *violemment ébranlé* », ne semblent en mesure d'éviter le cataclysme, affirme Amin Maalouf, sans masquer son insondable « *tristesse* ».

Pourquoi cet affaissement manifeste de l'espoir, alors que l'auteur croyait naguère dur comme fer dans l'inéluctable défaite des crispations et des haines identitaires par une dynamique centripète humaniste ? « *Ce qui m'inquiète aujourd'hui davantage,* écrit-il, *c'est que cet élan rassembleur, tout en étant porté inconsciemment par l'ensemble de nos contemporains, n'est porté consciemment par personne.* » L'universalisme et l'humanisme sont donc, dans une certaine mesure, orphelins.

Ce n'est plus le Titanic. C'est le « radeau de la Méduse », avec, à son bord, une humanité désespérée, malade, anthropophage, qu'Amin Maalouf contemple, terrifié. Non sans y rajouter encore, dans une perspective orwellienne, une mise en garde contre la disparition de la vie privée face aux avancées technologiques, contre l'aliénation de la liberté au nom de la sécurité, ou encore, au-delà de l'univers glauque de *1984*, contre l'inaction collective face au cataclysme climatique qui s'annonce, et contre la mésestimation des dangers de la robotisation et de l'intelligence artificielle.

C'est sur la même note que le testament philosophique de René Girard ou celui, politique, de Samir Frangié que s'achève l'entreprise d'Amin Maalouf ; une note de scepticisme mêlé d'un espoir lucide qui refuse de mourir. Certes, il ne suffit peut-être pas d'avoir contemplé le néant dans les yeux, entrevu cette Apocalypse mise en branle par l'(in)action de l'homme et sonné le tocsin. Mais, au moins, l'intellectuel, l'homme de lettres et de culture peut s'enorgueillir de ne pas avoir capitulé, comme tant de ses semblables, devant l'inéluctable défaite – et, comme Antoine abandonné par les dieux face à l'ultime déroute que lui réserve Octave dans le poème de Cavafy (c'est d'ailleurs par un texte du poète grec que s'ouvre l'ouvrage), il peut se réfugier, la conscience quelque peu tranquille, dans ces mots : « *Lorsque soudain à l'heure de minuit,/ tu entendras passer la troupe invisible,/ dans un cortège d'exquises musiques et de voix –/ ne te lamente pas en vain sur ton sort,/ ton destin qui t'abandonne,/ tous tes desseins qui partent en fumée./ Avec courage,/ comme quelqu'un qui s'y attendait,/ fait tes adieux à Alexandrie/ qui s'éloigne de toi.* »

MICHEL HAJJI GEORGIOU

Roman

L'assassin n'était pas au rendez-vous

MALEK AL-HIND (LE ROI DES INDES) de Jabbour Douaihy, *Dar al-Saqi, 2019.*

Commençons par le titre, *Malek al-Hind* (*Le roi des Indes*). Il ne s'agit ni de roi ni, à plus forte raison, de la péninsule indienne. Par cette métaphore, Jabbour Douaihy signifie le non pouvoir, l'absence d'emprise sur le destin, tel le vice-roi des Indes à l'époque de l'Empire britannique qui gérait un État dont le destin était arrangé ailleurs.

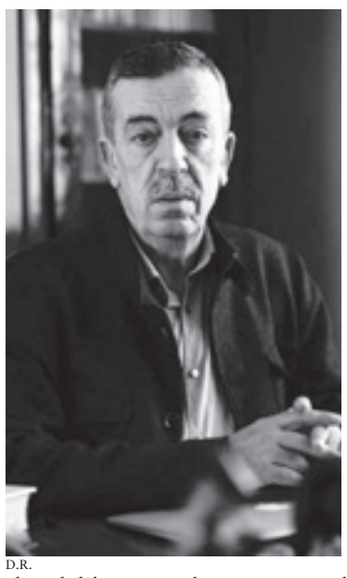
Ainsi, est façonné le destin de Zaccaria Moubarak qui vogue et fluctue à l'image du « radeau de la Méduse » sur les eaux troubles des contrées et des continents.

Le roman débute par une trame policière : un crime, une victime et des suspects comme il se doit. Dans sa mise en place de l'acte criminel et de ses multiples ondulations sur les liens familiaux et sociaux, Douaihy se faufile dans le débat intellectuel relatif à la possibilité ou pas d'une expérience de fiction policière en arabe. Son récit montre une possible esquisse dans ce genre, mais où va-t-elle mener *in fine* ?

À l'encontre du processus d'enquête dans le monde dit « occidental » qui focalise sur l'individu-criminel (avec ou sans complices), dans la société de la Montagne libanaise, celle-ci est déjà biaisée par l'irruption du collectif dans le traitement des affaires criminelles. Là-bas, le processus est encadré par l'État de droit, la nécessaire recherche d'indices incontournables, la présomption d'innocence dont bénéficie le suspect, le respect de la vie privée, etc. Ici, l'auteur nous sollicite dès le départ à considérer que les crimes locaux sont traités dans un sens tout à fait opposé : suspicions préconçues établies sur la base du lignage, des antagonismes séculaires entre ennemis héréditaires conditionnés par les conflits et prêts au crime.

Dans le décor de Tall Safra, localité surplombant Beyrouth dans une région mixte druzo-chrétienne, Douaihy se demande : Qu'est-ce qu'un crime ? Un énième règlement de comptes entre frères, cousins, neveux ? Ou entre membres de communautés religieuses si proches et si hostiles ? Cela pour un sempiternel mobile du genre héritage, une maison et un vignoble, ou pour les conditions obscures d'un transfert de propriété au sein d'un lignage ou entre confessions différentes ?

Le « *système local* » en bon produit du « *failure state* » gère l'enquête sans enquêter. Le sergent local sait qui est le coupable et n'a pas besoin de preuves car tout le monde le sait aussi. Il bâcle l'enquête. Mais ce n'est pas le cas de Kamal Abou Khaled, l'adjoint du juge d'instruction chargé par le Parquet de poursuivre les recherches. Muni d'un doctorat en droit de l'université de Paris, formé à la rigueur et à l'objectivité, impartial dans ses jugements, il s'entête à découvrir l'assassin, le vrai !



D.R.

Il lui importe au départ d'explorer la vie de Zaccaria, la victime. Aventurier avide aussi bien de vastes espaces que de conquêtes féminines, il est probable qu'il se soit fait autant d'ennemis que d'amis. Abou Khaled privilégie d'abord l'hypothèse locale, celle d'un règlement de comptes familial. Et là, à travers interrogatoires et interventions narratives de Douaihy, la boîte de Pandore s'entrouvre : entre vérités, mythes et légendes, voilà que les secrets des familles de la Montagne libanaise résistent à l'esprit scientifique de notre jeune juriste. La famille Moubarak est dominée par la figure de la matriarche Philomène. Volontaire et décidée, elle a fait fortune en émigrant seule aux États-Unis et en est revenue pour réaliser le rêve commun à tous les villageois de la Montagne : construire au village une vaste et belle demeure familiale et acquérir un vignoble.

Cette saga incite notre auteur à égratigner la mythique légende épique de l'émigration libanaise vers les Amériques. Dans le vaste monde occidental si éloigné de la terre natale, tous les coups sont permis pour survivre et éventuellement s'enrichir et on peut jouer sur tous les tableaux, à la limite des codes de la morale et même de la religion, ce que Philomène ne se prive pas de faire. Son esprit tortueux fera chavirer la confiance de notre jeune magistrat si décidé.

Il se tourne vers le volet « occidental » de la vie de Zaccaria, plonge dans ses séjours parisiens, épluche ses conquêtes féminines et croit à un moment donné « *tenir une piste en béton* », comme on s'exprime dans le jargon de « *la crime* ». Il se trouve que la victime est en possession d'un tableau de Marc Chagall, *Le Joueur de violon*, qui vaudrait des millions de dollars, dérobé à une amante française résidant à Saint-Paul-de-Vence où le peintre a vécu. De quoi mobiliser toutes les mafias internationales de la contrebande des objets d'art ! Et Douaihy ne se prive pas d'introduire alors dans son roman les ingrédients du « polar » façon Maigret, avec réseaux de mafieux, gangs, chaînes de restaurants couvrant des activités de blanchiment d'argent, amours et trahisons, etc.

> La trame policière n'est qu'un alibi pour Jabbour Douaihy pour découvrir cette toile de contrefaçon qui nous enveloppe, contrefaçon de l'Histoire, des rapports sociaux, des fortunes et des croyances.

Mais là aussi les hypothèses et les pistes s'embrouillent, l'œuvre est-elle authentique ou s'agit-il d'un faux ? Kamal Abou Khaled y perd ses codes et revient à la case départ, Tal Safra et ses tourments qui remontent aux massacres entre druzes et chrétiens en 1860. Au fond de quel labyrinthe gît la vérité d'un crime ?

Dans notre monde actuel, les anglo-saxons ont introduit un terme intraduisible avec exactitude en français : c'est le terme « *fake* ». Ainsi, on dit « *fake news* », « *fake videos* », « *fake pictures* » pour signifier ce qui est faux et contrefait. Dans ce dernier roman, la trame policière n'est qu'un alibi pour Jabbour Douaihy pour découvrir – ou peut être de dénoncer – cette toile de contrefaçon qui nous enveloppe, contrefaçon de l'Histoire, des rapports sociaux, des fortunes et des croyances.

Ainsi, en s'aventurant dans le genre polar en arabe, Jabbour Douaihy s'en est peut-être fait le fossoyeur.

MELHEM CHAOUL